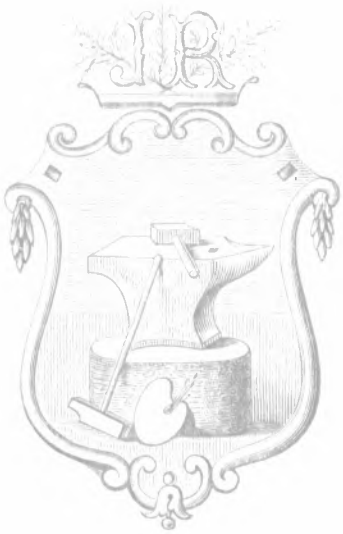
Demi Arroquin a crins
Double gard
- Envoi de l'ancien
- Voyage au moyen Orient

0905/1394

Not

JEAN ROBIE

NOTES D'UN FRILEUX



BRUXELLES
IMPRIMERIE POLLEUNIS, CEUTERICK & DE SMET
35, RUE DES URSULINES, 35

PHOTOTYPIES DE M. ALEXANDRE
d'après les croquis de l'Auteur.

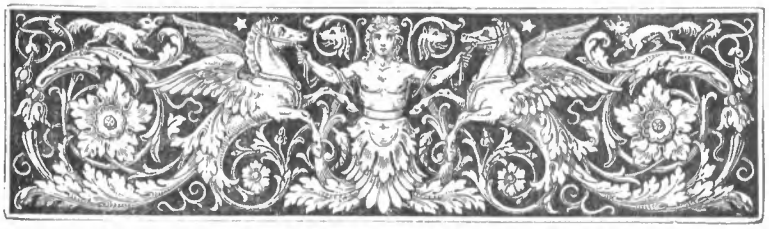
1890

A Monsieur Fournel

Souvenir affectueux de l'auteur

Jean Robiq

LA RIVE GAUCHE DU NIL,
A LOUQSOR.



NOTES D'UN FRILEUX

CHAPITRE I

« Partant pour la Syrie » *(air connu)*

rois causes déterminent, dit-on, les migrations des animaux : la recherche de la nourriture, l'instinct qui les pousse à croître, à multiplier, et l'état de la température.

L'homme, lui, se déplace pour une foule de raisons plus ou moins spécieuses : le désir d'avoir chaud quand il fait froid, l'envie de prendre le frais pendant les chaleurs, ou le besoin du grand air.

Signalons aussi l'ennui, qui distingue l'homme de la bête, et l'attrait de la nouveauté : les montagnards descendent dans la plaine tandis que les habitants des vallées préfèrent gravir les montagnes. Voilà pour les touristes.

Il est encore une autre classe de voyageurs qui se subdivise en plusieurs variétés : les savants, les dentistes, les commis-

voyageurs, les photographes, les joueurs d'orgue — on rencontre même ces derniers jusqu'au pied de l'Himalaya, où les indigènes prennent leurs instruments pour des moulins à prières (1) — puis les aventuriers et les désœuvrés qui s'en vont, régulièrement, massacrer des pigeons à Monaco, ainsi qu'une foule de pigeons que l'on déplume à chaque saison, dans les salles de jeu.

N'oublions pas les badauds : ce sont les plus déterminés. On les voit partout, sur la terre et sur l'onde, gravissant les pics les plus escarpés, les clochers des cathédrales ; rampant, à quatre pattes, dans les catacombes, dans les galeries mystérieuses des pyramides où l'on ne trouve guère, en fait de momies, que des carcasses de poulets et des écailles d'œufs qui attestent que des touristes, de la dynastie des Tartarin, se sont illustrés en faisant des pique-niques dans les tombes de Chéops et de Chéphren : il suffit que l'on creuse un trou ou que l'on édifie une tour, pour y voir apparaître, aussitôt, ce sous-genre de voyageurs. Nulle difficulté ne les rebute : les éruptions volcaniques, les inondations, les guerres, la peste et la famine, “ chacun prend son plaisir où il le trouve „.

Pour clore la série, notons enfin les touristes avides d'aventures et de bonnes fortunes, à qui tout arrive, hormis les choses naturelles, et qui inventent sans cesse une foule d'histoires à faire frémir les bourgeois sédentaires : en mer, la moindre brise, le moindre grain devient une tempête effroyable. “ Le capitaine, vous diront-ils, n'avait jamais vu chose pareille. „

Malheureusement, on est toujours sûr de les voir revenir intacts, pour nous raconter leurs exploits, qu'ils ornent de broderies jusqu'à la fin de leur existence mouvementée.

(1) Ces moulins à prières, bien moins redoutables que les orgues de Barbarie, ne produisent qu'un léger grincement peu sensible à distance. Il en est qui mesurent parfois de quatre à cinq mètres de côté. Chacun étant libre de s'en servir, on pourrait les appeler à juste titre “ des moulins-omnibus „. A tout propos les fidèles se rendent au temple, et vont donner quelques coups de manivelle *ad majorem Bouddhæ gloriam*. Ces machines à répétition se composent de cylindres ou tambours entourés de bandes de papier sans fin couvertes d'une infinité de sentences et d'évocations écrites, qui se déroulent quand ce rosaire mécanique est en mouvement.

Chaque famille possède aussi son appareil de “ ménage „ qui n'est guère plus grand qu'un moulin à café.

Chose étrange, j'ai arpenté, pour le moins, un cinquième de la surface de cette toupie vermoulue que l'on nomme la Terre, et cela si paisiblement que je me demande parfois si ce n'est pas un rêve. Armé de mon parasol, j'ai parcouru le désert, séjourné dans la Jungle, visité les forêts vierges, et j'affirme que l'on y est plus à l'aise, et plus en sûreté, que dans les grandes capitales de l'Europe, où les voleurs et les assassins circulent si librement que les chiens aboient et que les chevaux s'emportent quand, par hasard, ils les rencontrent entre deux gendarmes.

Au Bengale, j'ai entrevu des tigres — des bêtes superbes — qui m'ont tourné le dos, bien tranquillement, en remuant la queue avec une nonchalance pleine de mépris pour mon humble personne. Tout autre, à ma place, eût tiré dessus pour leur apprendre à vivre ou pour se donner de l'importance. Mais, ne voulant pas risquer mes vieux os pour un tapis de fourrure plus ou moins précieux, je me tins coi, sous l'influence d'une légère émotion que l'on eût prise aisément pour de l'héroïsme, en comparaison de la peur indescriptible qui bouleversait les entrailles de mon drogman. Après cet aveu sincère, dépouillé d'artifice, libre à vous, cher lecteur, de me classer parmi les voyageurs placides, accommodants, qui, faute de pain, se contentent de croûtes de pâté, ou de claret et de soda-water à défaut de vin.

Il ne me déplaît point de vivre en plein air et de dormir à la belle étoile, dans un beau climat — effet d'une première éducation; — mais j'ai un faible pour les couchettes de navire quand je me sens bercé par les lames, et que la symphonie de la mer m'endort. J'aime enfin les pays où l'on vivote simplement, sans souci du lendemain, et j'adore le soleil.

Maintenant que la présentation est faite, si ma compagnie vous convient, laissez-vous conduire. Je connais des retraites paisibles, au bord de l'onde azurée, et des vallées enchanteresses ombragées de dattiers, de sycomores, de myrtes et de lauriers thym, où les rossignols vont prendre leurs quartiers d'hiver. Je connais aussi, non loin de la côte, à Jaffa, une délicieuse

oasis qui semble défier le désert par ses masses profondes d'orangers, de citronniers et de limoniers séculaires se couvrant de fleurs et fléchissant sous le poids de leurs fruits, quand nous pataugeons ici dans la neige et dans la boue.

Lorsque j'y allai pour la première fois, cet éden embaumé s'épanouissait dans une température de serre chaude. C'était au mois de janvier, par un soleil splendide. Des esclaves nubiens, aussi noirs que des merles et gais comme des pinsons, faisaient la cueillette des fruits d'or, en improvisant des mélopées d'un rythme simple et naïf qui s'exhalaient, comme des chansons d'enfant, sous la feuillée odorante. Et, sur la tête crépue de ces bons moricauds, la brise de mer répandait les pétales des fleurs d'oranger qui voltigeaient dans l'atmosphère émaillée de flocons blancs : c'est ainsi que je comprends la neige; le sol en était parsemé. Comme sur la neige, le pied glissait sur les fleurs dont les effluves enivrants se mêlaient au parfum de tous les plus beaux fruits de la Syrie.

Le bruissement vague, confus, de la nature en travail emplissait l'air, et, sous les orangers, dans les transparences vertes baignées de tiédeurs fécondantes, le vol des abeilles formait des accords mystérieux qui soutenaient le gazouillement des oiseaux.

Des palmiers dattiers, d'énormes oliviers aux troncs noueux et moussus ombrageaient les fontaines turques où les femmes syriennes, avec leur coiffure ornée de sequins, faisaient la causette, tandis que les enfants se roulaient sur l'herbe ou s'ébattaient dans les rigoles d'eau courante.

Tel est l'hiver à Jaffa : du soleil à discrétion, un ciel moins bleu, moins monotone que le ciel d'Égypte, et une bonne chaleur, tempérée par la brise de mer.

FUNÉRAILLES D'UN PRÈTRE MAHOMÉTAN A JAFFA

FUNÉRAILLES D'UN PRÊTRE MAHOMÉTAN
A JAFFA.

CHAPITRE II

FUNÉRAILLES DU PRÊTRE MAHOMÉTAN A JAFFA.

C'était un homme d'une simplicité biblique, beau, charitable, et parlant par paraboles comme le Christ, „ me disait un marchand arménien. “ Il aimait à consoler les humbles, les affligés, à les aider de sa bourse avec une abnégation évangélique. Devenu pauvre comme Job, il mourut d'inanition. *Allah Kerim!* c'est la volonté de Dieu! „

La population de Jaffa, se souvenant trop tard de sa mansuétude, de son inépuisable charité, lui fit des obsèques splendides dont le coût eût suffi à lui assurer des rentes.

Plus de vingt mille Arabes de toutes classes suivaient le cortège en chantant des versets du coran ; les étendards des mosquées, les drapeaux, les oriflammes ondoyaient dans les rues ensoleillées et bondées de monde. Partout, sur le parcours du

convoi funèbre, les femmes hululaient, piaillaient en déchirant leur manteau blanc en signe de deuil — elles avaient mis ce jour-là leurs vêtements de rebut —...

Le climat de Jaffa est plus égal et plus tempéré que dans les autres parties de la côte.

Il y pleut quelquefois quand, par miracle, Allah daigne exaucer les prières des cultivateurs arabes. Malheureusement le Dieu de leurs pères se trompe souvent de robinet, et leur envoie des giboulées de sauterelles dont ils pourraient fort bien se passer. Alors, ce sont de nouvelles prières et des processions tapageuses, avec chant et musique à porter le diable en terre.

Comme paysage, les environs de la ville sont loin d'être aussi poétiques, aussi plantureux que les jardins de Jaffa, mais peu de contrées présentent des tableaux aussi variés et des oppositions aussi brusques. Ici, le désert, avec ses sables éblouissants et ses mirages fantastiques, confine à la plaine labourée qui n'attend qu'une ondée pour se couvrir de splendides moissons. Là, derrière les murs de la ville, parmi les dômes des mosquées, surgissent, comme des obélisques, de gigantesques cyprès découpant leur silhouette sombre et rigide sur le ciel immaculé. Plus bas, vers le nord, on découvre la côte parsemée de récifs frangés d'écume, qui marbrent les eaux bleues. Enfin, bien loin, bien loin dans la direction de Ramla, les montagnes de Judée, avec leurs mamelons chauves et rocailleux, se dessinent dans l'atmosphère limpide. De distance en distance, des

cavaliers turcs, postés sur des monticules, et le fusil au poing, surveillent les alentours.

La ville de Ramla, avec ses blancs minarets et ses ruines romanes, s'étale sur un vaste plateau, à la jonction de trois grandes artères dont la plus suivie et la plus importante conduit à Jérusalem. C'est la partie la plus animée de ce pays étrange, morne, imposant, plein de grandeur, où la vie se concentre uniquement le long des routes grises, ondulantes, qui se perdent, comme des ruisseaux, dans la plaine immense, brûlée, silencieuse.

Rien de plus attachant que le spectacle des nombreuses caravanes qui s'entre-croisent, se divisent ou se réunissent près de Ramla. Tous les types de l'Orient, du monde chrétien, musulman et israélite, apparaissent tour à tour dans le courant perpétuel de pèlerins se dirigeant vers la ville sainte. Toutes les langues, tous les dialectes de l'Europe, de l'Afrique et d'une partie de l'Asie se font entendre parmi la foule bigarrée. Émus, recueillis, absorbés en Dieu, les uns prient en latin, les autres en hébreu ou en grec, tandis que les Mahométans rompent la file et se prosternent vers la Mecque pour invoquer Allah et son prophète.

Confondus avec le commun des mortels, des princes de l'Église, des évêques, des popes, des rabbins coudoient des moines, des capucins portant la besace, des Arméniens vêtus de robes de laine rayées, des Juifs russes ou polonais qui mijotent dans leurs fourrures rongées des mites et dans leurs bottes enduites de suif, par une température de 28 degrés centigrades.

On distingue des Bédouins de Jéricho, à l'allure fière et imposante; des groupes colorés, étincelants, composés de hauts fonctionnaires turcs — des agas, montés sur des chevaux arabes ou sur des baudets gris-pommelé chamarrés de housses brodées d'or. — Des cawas, chargés d'un arsenal de fusils incrustés, de sabres et de poignards à gaîne d'argent, forment l'état-major de ces personnages obèses, podagres, dodelinant de la tête et dor-

mant d'un œil, tandis que leur monture marche l'amble. Derrière ces cavaliers, dans un nuage de poussière, courent tout essoufflés, avec des piétinements de bêtes de somme, une foule de serviteurs nègres qui marquent la note solide dans l'ensemble des costumes pittoresques, dont les couleurs voyantes et disparates rappellent les tons crus des tapis d'Orient.

Une lumière blanche, éclatante, tombe sur le sol calciné et rejaillit en reflets ardents sur la cavalcade ondoyante, pleine de contrastes heurtés, étranges, où le franciscain ascétique monte en croupe avec le rude Bédouin à moitié nu, où l'opulence et la misère voyagent côte à côte : non pas la misère de l'Europe, si âpre, si lamentable par nos tristes hivers, mais une misère pittoresque, vivace, ambulante, riche de tons, qui s'harmonise comme les chardons parmi les fleurs des champs. Sous ce beau ciel, les haillons gardent l'empreinte du soleil et, en quelque sorte, un reflet du désert qui fait songer à la vie libre, indépendante, où l'homme, enivré d'air pur, dort tout aussi bien à la belle étoile que sous les lambris dorés.

Viennent les Arabes des tribus d'Éphraïm, à l'aspect sauvage, endiablé ; ils passent au large, à travers tout : l'œil a de la peine à les suivre. Leurs burnous blancs flottent, s'agitent avec des battements d'ailes ; on dirait d'une chevauchée d'êtres étranges, mystérieux, sillonnant l'espace comme une vision apocalyptique.

Enfin, à l'arrière-garde, dans un tohu-bohu de gens de toutes sortes, et de quadrupèdes crottés et pelés, crient, gémissent et gesticulent les chameliers de Damas et d'Égypte ; des Arabes de Balbek et de Palmyre ; des Zingaris d'Asie traînant à leur suite des rossinantes macabres, dures à la fatigue et chargées de tentes en loques, de hamacs, de coffres où grouillent pêle-mêle des potées d'enfants nus aux membres grêles et bronzés.

Peu à peu, sous l'action d'un soleil aveuglant, tout s'apaise. Bien loin en arrière, quelques pèlerins fanatiques, portant des sandales plombées, cheminent clopin-clopant, puis s'abattent, éreintés et fourbus, au bord du chemin sans ombre. A l'horizon, la caravane, pareille à un gigantesque myriapode, gravit en serpentant les contre-forts raboteux de la chaîne de Judée. Et dans

la plaine grise où, depuis des milliers d'années, tant de peuples ont laissé la poussière de leurs os, on n'entend plus que l'alouette fredonnante qui s'élève par degrés au milieu de l'atmosphère embrasée....

Revenons maintenant à Jaffa. — Joppé ; en hébreu, l'agréable — une des villes les plus anciennes du monde. C'est à Joppé que Jonas s'embarqua, et que la belle Andromède fut enchaînée sur un écueil pour fournir un sujet aux peintres et aux sculpteurs qui exploitent cette bonne veine depuis les temps les plus reculés.

C'est là aussi que débarquèrent les matériaux employés par Salomon dans la construction du temple de Jérusalem, et que saint Pierre ressuscita la veuve Tabitha.

Est-ce tout ? Pas encore. Nous allons retomber brusquement dans un milieu européen qui n'a plus rien de commun avec la mythologie : cela fait l'effet d'une douche glacée.

Imaginez-vous un village de l'Oberland, transporté tout d'une pièce, comme une boîte de jouets de Nuremberg, à peu près à la même place où, dit-on, Noé construisit l'arche.

Autour des chalets éparpillés sur le versant de la côte, des mioches au teint pâle, aux cheveux couleur filasse, complètent cet étrange tableau. Ces bambins dépaysés parlent un jargon allemand, mâtiné d'arabe, dont le côté euphonique laisse beaucoup à désirer. Çà et là, des volatiles de basse-cour vaguent dans les rues à la suite d'un nombreux personnel de porcs, chargé du service de la voirie. On ne s'étonnerait plus d'entendre le ranz des vaches dans le désert d'Égypte.

Ce bourg est le noyau d'une colonie de bonnes gens, Suisses, Badois, Irlandais et Américains qui attendent — sous l'orme — le retour du Messie, peu satisfait, paraît-il, du train dont vont les choses ici-bas.

“ Le temps est proche ; un de ces quatre matins il y aura du nouveau, les méchants seront confondus, anéantis, et la paix règnera sur la terre comme dans les cieux. „ — Chose fort désirable, assurément, mais dont je n'avais pas la moindre idée. — “ Voyager, c'est apprendre „ disait saint Jérôme.

Quant à vous dire comment ces choses leur ont été révélées,

cela m'est impossible, car je n'en sais rien, ni eux non plus ; mais n'importe, ils attendent : c'est leur spécialité.

Pour charmer leurs loisirs durant les jours fériés, les colons se réunissent dans une sorte de grand chalet, et chantent des cantiques avec accompagnement d'harmonium.

Après les offices, tandis que les hommes fument de grosses pipes, les femmes potinent et s'entre-déchirent consciencieusement à propos de chiffons. Il est temps que le Messie apparaisse pour rabattre le caquet de ces dames, mais, ce sera dur.

Pour finir la journée, on mange du jambon ou des saucisses, au grand scandale des Arabes, et l'on boit de la bière fabriquée dans la colonie : de la Bavière de Jaffa! A quelques pas du désert, le pays de la soif, ce breuvage n'est pas à dédaigner, mais les bonnes oranges du pays sont plus rafraîchissantes.

Le centre du village est coupé par une large rue qui descend en pente douce vers la Méditerranée, dont la nappe d'azur se développe à perte de vue.

Le touriste aimant la solitude peut y prendre des bains en toute saison, quand la vague paresseuse s'étale, limpide et perlée, sur le sable brûlant; mais n'allez pas le dire : on y élèverait un casino...

Tout cela ne vaut-il pas la peine de quitter, pour quelques mois, nos bâtons de perroquets ou nos cages d'écureuils? Avec nos moyens de locomotion, si faciles, si rapides, la Syrie et l'Égypte sont à nos portes. En un rien on peut passer du froid au chaud, de l'hiver à l'été, de l'ombre à la lumière!

Inutile de consulter la carte; suivons les hirondelles quand elles fuient à tire d'aile nos ciels brumeux et nos champs dépouillés Sans tarder, bouclons nos malles et dirigeons-nous vers la gare du midi; par un bon train express nous arriverons presque aussi vite que ces gracieuses émigrantes.

La belle chose que le progrès! il nous permet d'atteindre, en quelques jours, les contrées bénies où l'on se moque des sciences modernes comme de l'an 40, où le soleil remplace avantageusement le gaz, les poêles américains et les calorifères les plus perfectionnés.

Nous brûlerons Paris, Lyon, Marseille — n'allez pas me prendre pour un pétroleur — nous pousserons de l'avant, sans nous retourner, aussi longtemps qu'on nous rabâchera les oreilles de service personnel, d'armées permanentes, de fusils à répétition, de torpilleurs, de matières explosibles : mélinite, roburite, mitrailleuses électriques, et des moyens de faucher, le plus lestement possible, des millions d'hommes toujours prêts à s'entre-tuer bêtement, sans savoir pourquoi : ce qui est, paraît-il, le dernier mot de la civilisation...

DE LA MANIÈRE DE VOYAGER

CHAPITRE III

DE LA MANIÈRE DE VOYAGER.

Tous les voyageurs ont, à ce sujet, une théorie qui leur est propre. Question de goût : il en est qui s'embarrassent d'une foule d'objets dont ils n'ont que faire — ceux-là ne voyagent pas, ils déménagent. — Armes offensives et défensives; literies en gutta-percha se gonflant comme des ballons; bain de siège; pharmacie avec ses accessoires; appareils hygiéniques, automatiques, se remontant comme des pendules — O Purgon ! — Les drogues, les apéritifs, les laxatifs, les émollients et les désinfectants qui infectent se mêlent aux conserves et s'épanchent dans les ustensiles de cuisine. Le tout s'emboîte, se démonte, se dévisse et se détraque à chaque déballage.

A les voir débarquer ainsi, avec leur ferblanterie dépareillée qu'ils trimbalent consciencieusement de ville en ville, on les

prendrait pour des prestidigitateurs en tournée. D'autres, au contraire, trouvent plus commode de réduire leur bagage à sa plus simple expression.

Quand Ida Pfeiffer explora l'île de Bornéo — ce que nul Européen n'avait encore osé entreprendre — la célèbre voyageuse portait toute sa garde-robe dans un mouchoir de poche. Un prêtre hollandais, qui visitait, à cette époque, la côte de cette île merveilleuse, rencontra, par hasard, cette femme énergique au bord d'un ruisseau, occupée à laver son vêtement le plus intime (notez qu'il faisait très chaud).

L'aventure était d'autant plus piquante, que ce bon curé se livrait précisément à la même opération, et que tout son bagage consistait en une brique de savon et une brosse à dents. Le Christ n'a-t-il pas dit à ses disciples? " Quand vous irez annoncer le règne de Dieu, n'ayez pas deux habits, et n'emportez avec vous ni sac, ni pain, ni argent. „

Durant cet échange de vues, les indigènes, grands anthropophages devant l'Éternel, épiaient nos voyageurs, se demandant sans doute si ces Blancs, déjà très avariés par les fatigues et desséchés par le soleil de l'Équateur, valaient encore la peine d'être accommodés aux herbes aromatiques.

Le curé S... — que j'ai très bien connu — habitait d'ordinaire à Samarang, dans l'île de Java. C'était un voyageur fort remarquable, doué d'un flegme et d'un courage à toute épreuve.

Dans une de ses excursions au milieu des forêts inextricables de Bornéo, il demanda l'hospitalité à un chef de tribu dont la cabane était ornée intérieurement d'une frise de têtes coupées, rangées selon leur degré de fraîcheur — ou de décomposition, comme il vous plaira. —

Le prêtre ayant fait comprendre à son hôte combien ce genre de décoration était de mauvais goût, l'Indien prit l'engagement formel de renoncer, désormais, à la chasse à l'homme, et lui offrit, comme gage de sa bonne foi, sa sarbacane, son carquois garni de flèches empoisonnées, et un superbe coupe-tête, sur lequel était gravé le nombre de ses victimes. Ce trait d'abnégation valut une haute faveur à ce doux cannibale; quinze jours

après, sa tête pendait à la place d'honneur, parmi les trophées de ses ennemis...

Sans pousser le mépris du confort aussi loin que ces deux voyageurs sans façon, j'ai horreur des bagages volumineux. “ Ni trop, ni trop peu „, tel est mon système. Je me souviens avec plaisir d'avoir fait le voyage de Bombay à Bruxelles, à toute vapeur, libre, dispos, et muni seulement d'un sac de nuit, afin d'esquiver toutes les petites misères du retour : voitures, porteurs, transbordements de colis, visite de la douane, enregistrement et tout le tremblement. Je serais allé ainsi jusqu'au bout du monde, comme une lettre à la poste. C'était très amusant, d'autant plus que je venais d'accomplir une expédition de longue haleine, et que j'avais hâte de rentrer au bercail.

Quelque temps après mon retour, tous mes bagages, ainsi qu'une pacotille de bibelots expédiés par un autre bateau, m'arrivaient à domicile, parfaitement intacts.

VENISE EN DÉCEMBRE

CHAPITRE IV

VENISE EN DÉCEMBRE.

Simple touriste dont les vacances sont limitées, j'ai pour principe d'aller droit au but que je veux atteindre, sauf à faire l'école buissonnière dans le pays qui me convient. Et puis, rien n'est plus saisissant, pour nous autres qui vivons dans les brumes comme des poissons dans une eau trouble, que ces changements de décors, rapides, imprévus ! Notre œil devient alors un objectif merveilleux qui saisit instantanément les divers aspects de la nature avec leurs moindres détails : la beauté du ciel, la splendeur de la végétation, depuis le brin d'herbe jusqu'aux grandes lignes des forêts et des montagnes verdoyantes.

Si, dans ces conditions, vous abordez un de ces jours les côtes de l'Inde ou l'île de Ceylan, je vous promets une sensation inoubliable.

“ *Tutte le vie conducono a Roma* „, est un vieil axiome remis à neuf depuis que l'homme a miné, sapé et perforé tous les obstacles.

Rien n'est donc plus facile que d'aller en Orient. Il est prouvé aujourd'hui que l'on peut, à la rigueur, faire le voyage en vélocipède. Nous avons rencontré des Américains qui accomplissaient consciencieusement ce tour de force, sans se séparer un seul instant de leur tricycle, alors même qu'ils achevaient la plus grande partie de la route en carriole ou à dos de chameau.

Mais il est d'autres systèmes plus pratiques et plus rapides : soit par l'Orient express, soit par la malle des Indes, ou mieux encore, par la ligne de Marseille et les Messageries françaises.

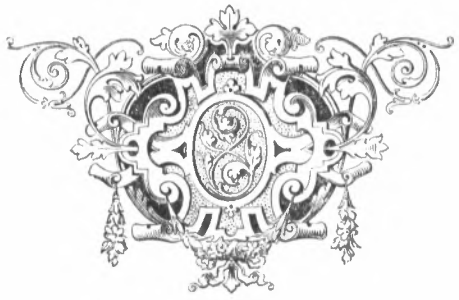
Car, enfin, à quoi bon traverser l'Autriche ou l'Italie pendant la mauvaise saison ? J'ai fait cette faute deux fois déjà, et j'éprouve encore l'onglée quand j'y songe : de la neige et de la glace partout ; brrr ! une véritable Sibérie !

Mon compagnon ne connaissant pas l'Italie, nous avions formé le projet de voir, en passant, les villes principales de la Lombardie : Turin, Milan, Vérone, et de nous arrêter pendant quelques jours à Venise avant de nous embarquer pour la Syrie. Et, chemin faisant, comme un bon cicerone, je lui débitais mon petit boniment avec un éloquence fleurie qui m'entraînait malgré moi.

“ Vous verrez, „ lui disais-je, “ cette ville unique au monde, cette cité lacustre qui semble bâtie par une tribu de castors au milieu d'un groupe d'îlots boueux, mouvants, et dont les premiers jalons, Saint-Marc et le Palais des Doges, sont encore debout. Bientôt, comme un doux mirage, la cité merveilleuse vous apparaîtra dormant au milieu des flots, vêtue d'une brume diaphane estompant les contours capricieux de ses dômes mauresques, de ses clochetons, de ses campaniles élancés dont l'image tremblotante se reflète dans les eaux grises et moirées. Puis, à côté de terrasses ombragées de glycines, de vignes vierges et de lauriers roses, vous verrez surgir une foule d'habitations fastueuses, groupées au hasard, avec leurs balcons en encorbellement et leurs ogives délicatement ajourées comme les moucharabiés des palais d'Ahmedabad, — que vous ne connaissez pas, — mais ça ne fait rien.

„ Partout, les marbres, les bronzes, les terres cuites viennent rehausser les grandes lignes architecturales où tous les styles se confondent, se relient et s'harmonisent, mais dont la note dominante vous donnera un avant-goût de l'Orient. Nous irons nous perdre dans un labyrinthe de ruelles pittoresques, et flâner en gondole dans le grand canal où chaque détour nous réserve des surprises charmantes, où chaque palais nous rappelle un souvenir se rattachant aux annales de la République de Saint-Marc. „

Je connaissais Venise depuis tant d'années, sous tant d'aspects, en deuil ou en fête, au printemps, en été, ou par les belles journées d'automne, qu'il me semblait que la reine des lagunes n'avait plus rien de caché pour moi. Hélas ! j'avais compté sans l'hiver !



EFFET DE NEIGE

EFFET DE NEIGE.

CHAPITRE V

EFFET DE NEIGE.

C'était vers la fin du mois de décembre. Le beau ciel de l'Adriatique, parfois si doux, si harmonieux, était représenté par une buée lourde, pénétrante, qui s'épaississait au contact des eaux, et flottait indécise, léchant les édifices rhumatisés et larmoyants.

Les *campi*, les ruelles et les places publiques étaient ensevelis sous une couche de neige d'un mètre d'épaisseur, piétinée en rigoles noirâtres, remplies d'immondices. Et, de temps à autre, au détour d'un canal, les cris des gondoliers — *Stali! premi!* — rompaient brusquement le calme plat de la cité frappée de stupeur.

" Abomination de la désolation! " *la straniere* qui fait la fortune des custodi, des boutiquiers et des fabricants d'antiquités,

ÉTUDE DE NEIGE.

CHAPITRE V

EFFET DE NEIGE.

'était vers la fin du mois de décembre. Le beau ciel de l'Adriatique, parfois si doux, si harmonieux, était représenté par une buée lourde, pénétrante, qui s'épaississait au contact des eaux, et flottait indécise, léchant les édifices rhumatisés et larmoyants.

Les *campi,* les ruelles et les places publiques étaient ensevelis sous une couche de neige d'un mètre d'épaisseur, piétinée en rigoles noirâtres, remplies d'immondices. Et, de temps à autre, au détour d'un canal, les cris des gondoliers — *Stali! premi!* — rompaient brusquement le calme plat de la cité frappée de stupeur.

" Abomination de la désolation! „ *lo straniere* qui fait la fortune des custodi, des boutiquiers et des fabricants d'antiquités,

avait fui vers l'Italie méridionale, laissant le marché encombré de faux chefs-d'œuvre de l'École vénitienne, provenant de la collection de quelque prince de table d'hôte aux abois : la misère était affreuse.

Partout, sous les arcades, sous les porches des églises, les mendiants, empaquetés comme des Esquimaux, grelottaient sous leurs haillons, tandis que sur la place Saint-Marc les gondoliers sans emploi, attelés à d'énormes paniers convertis en traîneaux, s'en allaient à la queue-leu-leu déverser les neiges boueuses dans les eaux vertes et puantes.

Déçus et déconfits, nous cheminions comme des âmes en peine sous les galeries des *procuratie*, lorsqu'un son mat, étrange, attira notre attention vers la Tour de l'Horloge.

Midi sonnait; les deux bonshommes de bronze, tout saupoudrés de blanc, nous firent l'effet de deux marmitons frappant les heures sur des casseroles fêlées. Et une nuée de pigeons, affolés par les blancheurs aveuglantes des toitures, tournoyaient devant l'église et s'oubliaient sur les chapeaux des promeneurs.

De loin en loin, dans les carrefours encombrés de neiges sales, des attroupements de pauvres diables formaient des taches noires autour des marchands de *frutti di mare*, qui trônaient devant de gigantesques chaudrons tout fumants. Roulées en boule, les pieuvres, les sèches aux tons violacés veinés de rouge, dansaient la farandole dans l'eau bouillante couverte d'écume.

C'était un enchevêtrement de gros crabes, de mollusques et de hideux céphalopodes aux tentacules racornis, qui dégorgeaient une bave gluante, filandreuse.

Et les clients loqueteux, noyés dans la vapeur tiède et nauséabonde, se léchaient les babines en contemplant, d'un œil de convoitise, les évolutions de cette horrible bouillabaisse.

Le tout cuit à point, le marchand retroussa sa manche jusqu'au coude, plongea une longue fourchette au fond de la marmite, et ramena une pieuvre toute gonflée, la peau tendue comme une bête noyée, qu'il agita au-dessus de la foule. Aussitôt un pauvre diable affamé saisit le monstre, et l'entama séance tenante en ouvrant la bouche à deux battants.

— « C'est ça Venise? » me dit mon compagnon d'un air de

dégoût, en se pinçant les narines : recevez mes compliments! C'est superbe : des ruelles aussi larges, aussi sombres que des crevasses de rocher, trouées de taudis sentant la friture à l'huile rance ou la charcuterie avancée, et, pour canaux, des égouts collecteurs! „

“ Et vos lauriers roses, parlons-en! de vieux rachitiques cultivés en caisse, et que l'on met près du poêle, en hiver, dans l'espoir de les faire pousser : là où vous me promettiez un avant-goût de l'Orient. Est-ce assez laid, est-ce assez malpropre? „

— “ Je ne vous ai pas trompé; la malpropreté est le propre des villes orientales. On s'y fait, et vous finirez par l'aimer, comme me disait un camérier du Pape en parlant de la puanteur de Rome avant que la ville sainte ne fût modernisée. „

— “ Ainsi vous aimez ces gens en guenilles et ces masures infectes? „

— “ Je ne connaissais pas Venise sous cet aspect; voilà des coins dignes du pinceau d'un Goya ou d'un Murillo, „ répliquai-je avec calme en combinant ma petite revanche. Le brave garçon me jeta un regard oblique, plein de commisération...

Vers trois heures, le jour déclinait, et la neige tombait de plus belle; une lumière blafarde montait du sol, et renvoyait des reflets livides sous les arcades du Palais des Doges, sous les galeries de la Piazzetta où les passants se réfugiaient en se secouant comme des caniches.

Çà et là, quelques becs de gaz tremblotaient tristement dans les cafés déserts.

“ Allons lire les journaux, „ me dit mon compagnon désenchanté et transi de froid. Nous entrâmes dans le premier café venu. Notre arrivée fit sensation. Affairé, la bouche en cœur, le garçon nous traita d'Excellences en avançant des sièges, tandis que le *padrone* alla s'accroupir auprès d'une poêle en faïence, sous prétexte d'attiser le feu qui fit semblant de pétiller, après que notre homme y eut introduit furtivement un bout de chandelle destiné à jouer un grand rôle.

Satisfait de sa petite pantomime, cet ingénieux personnage se frotta les mains en se disant sans doute, *in petto*, qu'en somme tout gît dans l'imagination...

Obsédé par une idée fixe, comme Mignon regrettant le pays, mon ami, accoudé près de la fenêtre, regardait le ciel d'un air mélancolique.

— " Que fait donc, là-bas, cette espèce de pélican blanc à moitié déplumé ? „ me dit-il d'une voix sourde. Craignant pour sa raison, je m'approchai afin de suivre la direction de son regard. La neige tombait dru ; je ne distinguai rien d'abord. Puis, tout à coup : " ah ! oui ! là-haut, vous voulez dire, sur cette colonne ? c'est le Lion de Saint-Marc !... „

Pour regagner notre hôtel, nous fûmes obligés de passer devant la cathédrale : hélas ! c'était le bouquet. La superbe basilique byzantine, aussi désorientée que le serait un palmier au cap Nord, avait quelque chose de pauvre et de lamentable dans ce milieu sibérien.

Était-ce donc là ce monument d'une coloration si chaude, si harmonieuse, dont la brillante image était gravée dans ma mémoire ? Amère déception ! cet entassement de richesses : sculptures, bronzes, mosaïques ; ce fouillis de marbres incomparables enlevés à la Grèce, à Byzance, par des *condottieri* qui avaient l'instinct du beau, me faisait l'effet d'un amalgame de choses difformes, biscornues. Partout la neige formait des empâtements baroques : entre les colonnes des clochetons, sur la croupe des chevaux de bronze, dans les fleurons des plein-cintres, et s'étalait en boudins mollasses le long des grandes lignes architecturales qui semblaient déjetées, hors d'aplomb. C'était grotesque et navrant !

Par la réverbération des blancheurs crues s'étalant devant la façade, les immenses portails avec leurs mosaïques sur fond d'or et leurs enfilades de superbes colonnes, se noyaient dans une teinte plate, sourde, plombée. Et, tout en haut, les dômes byzantins étaient couronnés d'énormes bonnets de coton.

Mon compagnon faisait la moue, et semblait jouir de mon désappointement.

" Si je pouvais au moins lui faire admirer la chapelle des fonts baptismaux ? „ pensais-je. La porte de l'église était entrebâillée ; nous poussons — malheureusement on ne voyait goutte —, nous avançons dans le noir en trébuchant de ci

de là, à cause des ondulations du sol; mon ami me suivait en rechignant.

« Vous appelez ça un baptistère? » fit-il tout à coup en se heurtant contre un bassin de marbre.

« Merci! je m'en vais; j'ai peur qu'on ne m'enferme ici comme une mouche dans un encrier! »

« A votre aise, je ne vous reconduis pas; j'aime toujours à revoir cette merveille... »

Silence complet, imposant. Au fond de l'église, la lueur d'une lampe qui se mourait avec des clignements d'yeux renforçait par intervalles les ombres chaudes et puissantes inondant l'immense vaisseau : çà et là, des reflets phosphorescents vacillaient sur les ors des mosaïques et s'éparpillaient, comme des feux follets, dans les profondeurs mystérieuses de l'abside.

Près de l'autel, au-dessus du tombeau de saint Marc, une forme vague, troublante, un noir fantôme se dessinait dans la pénombre, allant et venant sans bruit, et s'effaçant au milieu des ténèbres pour reparaître aussitôt derrière une colonne ou courbé devant l'autel.

Pour toute sûreté, je m'adossai à un bénitier. Une brume pâle et froide montait du pavement et noyait la base des colonnes toutes luisantes d'humidité. Peu à peu, mes pieds se glacèrent; un long frisson parcourut mon dos, tandis que des picotements agaçaient mes narines : puis, soudain, patatras! un éternuement formidable qui éclata malgré moi troubla les ondes sonores de l'édifice; on eût dit d'un pavé tombant au fond d'un puits. Et, dans le vacarme allant *decrescendo* : « *Si chiude!* » clama le fantôme en agitant un trousseau de clefs. « *Chiude-ude-de-de-de,* » répéta l'écho sous les vastes coupoles. Tout à coup, le spectre se dressa devant moi; je crus voir un ours, avec des pieds d'éléphant : c'était le custode empaqueté dans une couverture de laine, et portant d'énormes *scarfaroti* (chaussons de lisières). « *Devo chiudere, sior* (1) » me dit-il poliment en m'indiquant la sortie : je me repliai en bon ordre. Ce brave homme m'avait sauvé d'un gros rhume...

(1) Je dois fermer, monsieur.

e lendemain, autre chanson. Une bourrasque du Sud-Est balayait les lagunes; les lames, en déferlant contre les quais des Esclavons et de la Piazzetta, bousculaient les gondoles qui rompaient leurs amarres, et s'entrechoquaient avec un bruit sourd : on eût dit une mêlée de corbillards filant à la débandade vers l'entrée du grand canal.

Une promenade en gondole n'était guère de saison par un temps pareil. L'idée de faire naufrage devant un palais, ou, tout au moins, de prendre un bain dans les ondes parfumées de la *bella Venezia,* eût fait reculer un égoutier.

D'ailleurs " *e vietato di bagnarsi,* „ cela est affiché partout. Mystère! autant vaudrait dire, me semble-t-il, défense de s'empoisonner.

Je ne crains pas l'eau, mais la perspective de faire un plongeon dans une composition chimique aussi solide, aussi riche en matières fertilisantes, me donnait la chair de poule. A dix heures du matin, le dégel se mit de la partie; le gâchis devint complet : l'orage crevait sur la ville.

Comme des fusées partant du ciel, des avalanches de neige chargées de tuiles dégringolaient des toitures avec des roulements de galets — involontairement, on baissait la tête en se glissant le long des murailles — puis, après un silence troublant, plaff!! cela tombait dans les canaux, dans les mares, tandis que les gouttières pleuraient sur le dos des passants éclaboussés, ahuris. Peu à peu, cependant, sous l'influence de la rafale, le temps s'éclaircit ; de loin en loin, un soleil vitreux apparut brusquement dans les déchirures des nuées opaques qui fuyaient et se dissipaient en lambeaux échevelés.

C'était le moment de confondre mon compagnon, devenu de plus en plus morose. Et, doucement, sans rien dire, je le conduisis au Palais Ducal, dans la salle du Grand Conseil.

" C'est ça Venise ! „ mécriai-je à mon tour ; avec un geste théâtral.

" Est-il quelque chose de comparable à cet édifice étrange et

grandiose qui résume, en quelque sorte, le passé glorieux de toute une nation.

« Vous êtes ici dans le Forum de ces hardis pionniers, les anciens maîtres de l'Adriatique, de la Lombardie, de Chypre, de Candie et de la Morée ! C'est dans cette salle, à cette tribune, que furent débattus les intérêts, les lois et les plans de campagne de ces audacieux négociants, à la fois soldats et marins, qui, animés par les récits fabuleux des Marco-Paulo, étendirent leur commerce jusqu'au centre de l'Asie.

« Le Palais des Doges », ajoutai-je en m'emballant, « est le livre d'or de la république de Saint-Marc, historié par les plus grands artistes de l'école vénitienne, plus renommés aujourd'hui que les conquérants dont ils illustraient la puissance éphémère par des œuvres impérissables. »

« Si les artistes grecs, les Phidias, les Praxitèle..... »

— « Oh ! alors ! asseyons-nous, me dit mon compagnon en barrant tout à coup le flot de mon éloquence, asseyons-nous ; je fais amende honorable. »

— « Ne vous pressez pas, mon cher ami, Venise est un vaste musée renfermant d'innombrables richesses. Dans quelques jours, lorsque vous aurez parcouru la basilique de Saint-Marc, l'Académie des Beaux-Arts de l'École Saint-Roch, bondées de chefs-d'œuvre, je vous ferai voir les églises et les palais les plus remarquables ; alors, seulement, vous pourrez vous faire une idée de cette ville étonnante ; et, plus tard, vous y reviendrez. »

— « C'est possible, mais je vous garantis qu'il fera chaud. »

A BORD DU « BANGALOR »

CHAPITRE VI

A BORD DU " BANGALOR " (1)

Il est dix heures du matin.

" *Ring the bell!* " hurle le commandant en roulant les yeux, comme s'il arrivait un malheur. C'est tout bonnement le signal du dernier coup de cloche avant le départ. Puis, lentement, avec la prudence du serpent, nous nous engageons dans la lagune en contournant les bouées qui indiquent la passe.

Un vent glacial siffle dans les mâtures, et met des touches de vermillon sur le nez des voyageurs.

Par le mouvement du navire, le givre, couvrant les cordages, se détache et s'éparpille sur le pont, comme des paquets de gros

(1) Vapeur de la Compagnie péninsulaire et orientale, que je connaissais de longue date; il se perdit corps et biens, il y a trois ans, dans le golfe d'Aden.

sel. Faute de parapluies, nous recevons cette giboulée de cristaux sur nos parasols, lesquels, avant peu, nous rendront des services plus en rapport avec leur destination.

Tout à coup, comme fiche de consolation, le soleil met une traînée lumineuse et pétillante sur le panorama de Venise qui se déroule à l'horizon. C'est d'un effet prodigieux !

Puis, en nous éloignant, les îles vénitiennes : Malamocco, le Lido, Saint-Lazare et Chioggia, nous aparaissent semblables à des radeaux mouillés dans les lagunes.

Insensiblement ce décor, unique au monde, bleuit et s'enfonce dans les lames empanachées d'écume.

Nous sommes dans l'Adriatique.

Brise carabinée : çà et là, quelques embarcations — *des Bragozzi* — aux voiles blanches, tendues, frémissantes, fuient devant le temps et bondissent sur la crête des vagues. Le *Bangalor* prend des allures penchées et folâtres, mais peu rassurantes pour les passagers novices qui vont se recueillir le long du bord avec des airs de saules pleureurs.

Et pendant que le roulis bouleverse la vaisselle avec un bruit de tessons et un cliquetis d'argenterie, on sonne le déjeuner (crève-cœur pour les malades qui trouvent que c'est une mauvaise plaisanterie).

Beaucoup d'appelés et peu d'élus; plus de couverts que de convives; une économie pour le maître d'hôtel. Demain, les reliefs des chapons rôtis seront métamorphosés en poulet chasseur.

Malgré le mauvais temps, nous n'aurions pas trop à nous plaindre, si une légion de rats vénitiens, en voyage de noce, ne venaient parfois troubler notre quiétude. C'est par la chaîne de l'ancre que ces touristes, conduits par de vieux routiers malins comme des singes, ont escaladé hier soir notre hôtel flottant. Il est vrai que nous avons aussi des chats, mais pour la parade seulement. Ce sont des philosophes " bien fourrés, gros et gras „, qui se contentent de ronronner autour du poêle après leurs repas, jugeant inutile, sinon dangereux, de jouer à cache-cache avec ces terribles rongeurs capables d'intervertir les rôles et de les exterminer.

Nous fîmes escale à Ancône pendant la première nuit, et ce

ne fut que le surlendemain, en entrant dans la mer Ionienne, au sortir du canal d'Otrante, que l'hiver voulut enfin nous lâcher.

La Méditerranée est sujette à des accalmies pleines de volupté qui font oublier aisément ses accès de colère. Plus un souffle de vent, plus une ride sur la mer endormie ; le navire dodeline mollement sa lourde masse, tandis que l'hélice semble dérouler un large ruban de soie blanche qui s'allonge sans cesse et se perd à l'infini sur la nappe d'azur.

Tout revit, tout s'anime à bord, comme dans une fourmilière aux premières ardeurs de l'été.

Effet magique du beau temps ! A peine sortis de leur cellule, quelques passagers, encore tout pâles et les jambes flageolantes, papillonnent déjà autour d'un groupe de jeunes voyageuses, qui, elles aussi, ont payé le tribut à la belle Amphitrite. Mais personne ne veut en convenir ; cela s'appelle, paraît-il, " écrire à ses parents ".

On a dû écrire des volumes ces jours-ci, car je vois là des figures blêmes qui m'étaient totalement inconnues.

En un rien, le navire prend un air de gala ; on déménage les poêles, mis au rancart pour suppression d'emploi ; le piano est hissé sur le pont ; on frotte, on astique à tour de bras pour fêter le blond Phébus. Déjà les paletots ont disparu ; tout le monde porte le costume d'été, blanc ou nankin. Et les chats, installés sur le gaillard d'arrière tout ensoleillé, s'empressent, eux aussi, de faire un bout de toilette....

Le 20 janvier ; après une excursion dans le désert de la Syrie, j'essayai de faire un plongeon dans la mer Morte, et n'obtins d'autre résultat, vu la densité de l'eau, que de me cogner la tête, comme un hanneton se jetant contre une vitre.

Le soleil comblait mes vœux : 36 degrés centigrades à l'ombre !

VUE DU CAIRE

LE CAIRE.

VUE PRISE A MAHMACHA.

CHAPITRE VII

AU CAIRE.

Depuis que les races européennes ont mis une partie de l'Afrique en coupe réglée, la capitale de l'Égypte me semble fort difficile à définir. Chaque jour y apporte des éléments hétérogènes formant un alliage de barbarie et de civilisation plein de contrastes; l'appât du lucre y amène non seulement les aventuriers, les spéculateurs, les marchands interlopes de l'Asie, mais encore les ruffians et les décavés du monde entier. Les entreprises les plus folles, les plus abracadabrantes y prennent naissance et disparaissent en quelques heures, comme les éphémères du Nil. La résignation succède à la débâcle : tel qui fut banquier se fait valet de chambre, ou se faufile dans un palais quelconque, à titre de gérant, pour cultiver le bacchiche; tel autre se fait musulman par ambition, quitte à se reconvertir plus tard pour le même motif.

LE CAIRE.

VUE PRISE A MAHMACHA.

CHAPITRE VII

AU CAIRE.

Depuis que les races européennes ont mis une partie de l'Afrique en coupe réglée, la capitale de l'Égypte me semble fort difficile à définir. Chaque jour y apporte des éléments hétérogènes formant un alliage de barbarie et de civilisation plein de contrastes ; l'appât du lucre y amène non seulement les aventuriers, les spéculateurs, les marchands interlopes de l'Asie, mais encore les ruffians et les décavés du monde entier. Les entreprises les plus folles, les plus abracadabrantes y prennent naissance et disparaissent en quelques heures, comme les éphémères du Nil. La résignation succède à la débâcle : tel qui fut banquier se fait valet de chambre, ou se faufile dans un palais quelconque, à titre de gérant, pour cultiver le bacchiche ; tel autre se fait musulman par ambition, quitte à se reconvertir plus tard pour le même motif.

Au-dessus de cette masse flottante de Grecs, de Levantins, d'Italiens, de Français et d'Arabes de toutes nuances, les descendants des parias corvéables d'autrefois, les Israélites enfin, apparaissent comme des Bouddhas lamés d'or devant lesquels les masses s'inclinent en maudissant, *in petto*, leur puissance et leurs richesses : la terre d'esclavage devient peu à peu la terre promise aux fils d'Israël. Ainsi qu'en un profond labour la charrue ramène à la surface et au soleil les terres qu'un long repos a rendues fertiles, ainsi la race juive reprend le dessus après tant de siècles d'oppression et de misère.

Les temps sont bien changés depuis l'Exode : le Seigneur lui-même ne s'y reconnaîtrait plus; c'est pour les descendants des tribus juives que les fils des anciens persécuteurs de son peuple s'éreintent à leur tour en taillant les plus belles pierres du Mokatam pour bâtir leurs palais et leurs maisons de banque. L'évolution des races humaines est parfois bien amusante à observer. Si Pharaon, après des vexations de toutes sortes, ne s'était pas avisé de contraindre les Hébreux à fournir la paille coupée pour fabriquer les briques crues (1), il est très probable que Moïse en eût été pour ses frais d'éloquence révolutionnaire : il a suffi de quelques charretées de paille pour bouleverser le monde.

De temps à autre la Providence se plaît à retourner les humains comme des crêpes dans la poêle.

" *Cosi va il mondo* " ; dans la sempiternelle balançoire des choses, une race s'élève pendant qu'une autre s'abaisse, à tel point que les pauvres Égyptiens seraient au comble de la joie si quelque cataclysme miraculeux pouvait anéantir les fils de leurs anciens esclaves devenus les maîtres.

En attendant — ils ne risquent rien d'attendre — ils s'écrient volontiers, les bras au ciel, comme les pasteurs allemands : " Le temps est venu de briser les chaînes de l'esclavage que les Juifs font peser sur les chrétiens, de même que le temps est venu de

(1) Les briques crues se font encore toujours de la même façon avec le limon du Nil mêlé de paille coupée pour leur donner de la consistance. Ce n'est qu'à partir de l'époque gréco-romaine que l'emploi des briques cuites prit de l'extension.

briser les chaînes des esclaves noirs de l'Afrique centrale. Mais, « *malèche* » (1), comme dit l'Arabe, autant en emporte le vent. En vérité, Moïse doit rire dans sa barbe s'il entend les calembredaines qui se débitent ici-bas.

Au Caire, de même qu'à Alexandrie, le mouvement tumultueux de la rue est aussi étrange pour les yeux que pour les oreilles : ici les beuglements lamentables des chameaux et les braiments des baudets se mêlent aux sifflements des locomotives, dont les panaches de vapeur enveloppent les palmes aiguës des dattiers ; là, une musique arabe confond ses accords plaintifs et endormants avec les flonflons d'un café-concert, où les dames viennoises s'époumonent et trombonent à tour de bras.

Il faut voir — et sentir — le vieux Caire et ses rues populeuses par une fraîche soirée d'automne alors que les nègres, les Bédouins et les Arabes dépenaillés s'entassent pêle-mêle dans les gargotes crasseuses, où la puanteur du pétrole se joint par affinité aux émanations du gaz ; où les effluves écœurants des fritures à la margarine s'allient aux parfums d'Arabie !

Au dehors, une foule grouillante, demi-nue, loqueteuse ; chameliers et àniers se heurtent, se bousculent ou s'injurient en un dialecte abrupt, un assemblage de mots durs, hachés, qu'ils expectorent en roulant des yeux furibonds : on dirait une meute de chiens enragés.

(1) Ça ne fait rien !

De leurs pieds nus, tannés et calleux comme des pieds de chameaux, ils soulèvent la poussière nauséabonde formant des tourbillons chargés de microbes : quelque chose comme des nuées de guano d'une densité à renverser une brigade de vidangeurs — si je puis m'exprimer ainsi.

Il faudrait chausser des bottes d'égoutier pour s'aventurer dans les ruelles de la vieille ville, parmi les boucheries sordides enguirlandées de charognes toutes noires de mouches ; pour oser frôler, en passant, les boutiques de charcuteries suifeuses étalées en plein vent, au milieu de la poussière qui fait corps avec des comestibles sans nom. Et lorsqu'enfin, pris de nausées, on veut s'échapper par la tangente, on s'égare en des carrefours tortueux, resserrés, véritables nids de cloportes puant la moisissure, car jamais un rayon du beau soleil d'Égypte ne vient illuminer ces réceptacles d'immondices.

L'Orient des poètes m'a toujours semblé une mauvaise plaisanterie ; à entendre leur rangaine sentimentale, toute femme arabe ou syrienne prenant de l'eau à une fontaine rappelle à leurs yeux un être idéal, à la fois simple et naturel, une Rebecca enfin, au regard voilé, pudique, au teint ambré, aux attaches fines, et portant l'amphore avec la grâce et la noblesse qui distinguent les races primitives.

Sans vouloir débiner la fille de Bathuel qui engendra Jacob, j'imagine — au risque de me faire conspuer par les peintres classiques — que les femmes de la Bible ont été singulièrement surfaites. Le milieu et la manière de vivre étant restés tels qu'ils sont décrits avec tant de précision dans l'œuvre de Moïse, je ne m'explique pas comment il se fait que ces êtres privilégiés ne se rencontrent plus.

Vue à distance, cependant, la femme égyptienne séduit tout d'abord l'artiste : costume très simple, pas de corset ; une longue chemise en cotonnade bleue, ouverte sur la poitrine, et retombant sur ses pieds nus. Elle s'enveloppe en outre d'une sorte de mante sans coutures, de la même étoffe, dont elle se couvre la tête. Comme lignes, c'est parfait ; mais, dès qu'on s'approche, l'illusion s'envole à tire d'aile, et l'on se trouve en présence — si c'est une femme mariée — d'un être vulgaire, malpropre, une virago à la

poitrine flasque, tannée, marchant le ventre en vedette, et dodelinant des hanches par l'habitude qu'elle a de porter des fardeaux sur la tête. Je parle ici de la fellahine : parmi la bourgeoisie, les jeunes filles adultes se montrent fort peu, tandis que chez les mahométans des hautes classes les femmes ne sortent qu'en voiture, et tellement empaquetées qu'on les prendrait pour des meubles de prix enveloppés de housses.

Depuis que l'Égypte existe, la femme du fellah a toujours été considérée comme un être inférieur, une bête de somme ; les besognes les plus répugnantes lui sont dévolues par tradition. Dès l'aurore elle est aux champs, conduisant les buffles, transportant les récoltes, ou préparant le combustible.

En voici quelques-unes au travail sur la berge d'un canal d'irrigation.

Le soleil darde sur le limon poudreux, d'une couleur sombre, absorbante ; c'est la couleur qui domine en Égypte. Elles sont là une dizaine, à genoux devant des fossés creusés dans la terre légèrement humectée ; tout en bavardant comme des pies

— c'est la seule distraction qu'elles se permettent — elles gâchent, à la force du poignet, des monceaux de bouse de chameau et autres ordures mêlées de brins de paille, servant à relier le mortier et à faire office de copeaux. La pâte, suffisamment pétrie, est roulée en boule de la grosseur du poing, puis réduite en galettes sur lesquelles chaque ouvrière applique sa marque de fabrique en y imprimant les quatre doigts et le pouce.

Bientôt les éclaboussures de la matière gluante, empestée, marbrent leurs bras nus. L'opération se fait très rapidement ; tandis que les femmes font le moulage, des enfants emmoutardés comme des stercoraires étalent les rondelles qui, du jour au lendemain, se durcissent comme des biscuits de carême. " Ce qui est digéré n'est pas perdu „ : c'est le combustible des fellahs ; il y a peu de bois en Égypte, et le charbon est hors de prix. Au village et dans le vieux Caire, les galettes sont plaquées tout simplement sur les murs exposés au soleil.

Cette esquisse au bitume semblera, je pense, un peu sombre, un peu brutale, aux yeux des touristes qui, étendus sur des sièges en rotin dans la tiédeur amollissante du climat, se bornent à contempler le brillant tableau de la ville moderne.

Rien de plus amusant d'ailleurs que ce spectacle vu de la terrasse de l'hôtel Shepheard. Chaque jour, à l'arrivée des trains, les omnibus amènent des bandes de touristes affairés sous la conduite de drogmans grecs ou syriens, qui les exploitent et les carottent avec un aplomb pyramidal.

Toutes les races, tous les types de la création : les nègres, les mulâtres, les blonds et les bruns, sont représentés dans le panorama mouvant qui se déroule aux yeux du spectateur désœuvré.

Chaque jour aussi, sous l'éclat d'un ciel incomparable, la multitude bariolée se presse, s'agite ; c'est un tohu-bohu incessant de promeneurs venus des quatre coins du monde : marchands d'antiquailles, avocats sans cause, interprètes, brasseurs d'affaires en quête de dupes, amazones européennes avec leurs cavaliers portant le casque et le veston d'été — effet du climat — ; on flirte partout : à pied, à cheval, en voiture...

Dans la cacophonie des langues, chacun se débrouille comme

il peut, en l'idiome qui lui est propre ; les Grecs, seuls, polyglottes par excellence, ne sont jamais pris au dépourvu...

De ci de là, comme des masques grotesques, on voit apparaître des femmes indigènes empaquetées des pieds à la tête dans de larges pièces de soie ou de cotonnade qui, à la moindre brise, se gonflent comme des aérostats.

Nombre de ces dames, arabes, berbères ou négresses, sont à califourchon sur des baudets fringants, ornés de colliers et de fanfreluches. Puis surgissent, pareils à des géants au milieu d'une cavalcade, les chameaux, les dromadaires pelés, crottés, allant à la queue leu leu, et longeant, avec une impassibilité fatidique, l'enfilade des brillants attelages.

Les couleurs les plus disparates, les costumes les plus étranges s'harmonisent dans le pêle-mêle ondoyant, carnavalesque, où l'Arabe et le Bédouin mettent la tache claire et vibrante de leur burnous à côté des Saïs (coureurs) tout rutilants, qui papillonnent devant les voitures de maîtres.

Enfin, vers le soir, dans la lueur empourprée du couchant, dès que la température s'abaisse, chacun se hâte de rentrer : piétons, voitures, carrioles et baudets se mêlent, s'accrochent, s'embrouillent, quand tout à coup la foule s'entr'ouvre comme par enchantement ; ce sont les voitures des harems qui fendent la cohue avec la rapidité et le brouhaha des pompes à incendie dans les rues de Londres.

Chaque équipage est flanqué de cavaliers éthiopiens, des eunuques, noirs comme l'ébène, et fiers comme Artaban — hélas — mais heureux tout de même : ils n'ont pas de belle-mère !

A l'heure de la promenade, c'est dans les quartiers d'Ismaïlia et de l'Esbéqueh que le monde européen se concentre, non loin des grands hôtels, des banques, des consulats et du théâtre khédivial : toutes les grandes voies qui divisent ces quartiers sont ombragées d'énormes acacias à feuilles persistantes, dont les branches noueuses s'entrelacent au-dessus de la foule remuante.

La police du Caire se compose de cavaliers indigènes choisis pour la plupart dans l'armée égyptienne, et de plusieurs brigades de sergents de ville. Les cavaliers, fort bien montés, ont pour

mission de maintenir l'ordre dans les promenades publiques et les grandes voies, où l'encombrement des voitures tournerait bien vite en gâchis, si la circulation n'était pas réglée : tout attelage, quel qu'il soit, est obligé de prendre la droite.

Quant aux sergents de ville, bien que leurs attributions soient a peu près les mêmes que dans les corps de police des cités européennes, leur rôle ne laisse pas que d'être fort embarrassant, surtout lorsqu'il s'agit de conflit entre indigènes et étrangers. Pour ce qui regarde les Arabes, très turbulents de leur nature, cela se passe en famille : on crie, on s'empoigne ; la police, toujours impartiale, tape libéralement dans le tas, et tout finit par s'arranger. Malheureusement, il y a encore les soldats anglais dont la mansuétude et la tempérance laissent souvent à désirer ; c'est le plus mauvaîs côté du métier, car, si ces braves policiers sont chargés de reconduire les victimes du whisky avec tous les honneurs dus à leur plumet, ils n'ont pas toujours la poigne assez solide pour se faire respecter. De sorte qu'à la moindre bagarre ces pauvres diables, bourrés de coups de poing, s'en reviennent tout penauds, avec des yeux pochés, et quelques dents de moins.

Le grand défaut de la ville moderne, c'est son manque de caractère; n'était le beau ciel d'Égypte, on pourrait se croire tout aussi bien en quelque beau quartier de Paris que dans une cité orientale.

Déjà les rues s'alignent et se peuplent de camelots, de décrotteurs et de vendeurs de journaux ; le pays des Pharaons est dans le mouvement. Bientôt l'on ira au désert en tramway, et des machines funiculaires trimbaleront les touristes jusqu'au sommet de la pyramide de Chéops : le vieux monde s'en va, Allah Kerim! Le Caire n'aura plus rien à envier à la modernité bourgeoise de Rome.

Au lieu de gracieuses constructions moresques rappelant les anciens cloîtres, avec leur patio entouré d'arcades et orné de fontaines, ce sont partout des villas et des hôtels genre français ou italien, dans lesquels on cuit à l'étouffé à partir du mois d'avril, et au bain-marie pendant la crue du Nil, de juin jusque dans les derniers jours de septembre.

FICUS DU BENGALE.

Un bon point cependant au jardin de l'Esbéqueh, ou pour mieux dire, au parc ; il est vrai que la nature et le climat y sont pour moitié : les plus beaux arbustes, les plus belles essences de palmiers, arécas, latanias et les majestueux ficus du Bengale (1) y prennent des proportions fort respectables.

En parcourant ce parc enchanteur, le touriste qui ne connaît point l'Asie peut se faire une idée de la végétation tropicale de ces belles contrées.

Il est juste d'accorder une mention toute spéciale au musée de Boulaq où sont réunies les trouvailles les plus surprenantes qu'il soit possible d'imaginer. Eu égard à l'âge fabuleux de ces merveilles, les découvertes de Pompeï et d'Herculanum semblent dater d'hier.

Rien de plus attachant que la vue des trésors entassés — c'est

(1) Le multipliant.

le mot — dans un local malheureusement trop exigu et qui, par sa situation, est destiné tôt ou tard à devenir la proie du Nil.

Grâce aux travaux de Champollion et de Marriette-Bey, ces résurrectionistes de génie, l'archéologie égyptienne n'est plus une science douteuse, basée sur une écriture *in rebus* que chacun pouvait interpréter à sa guise (1) : après des milliers de siècles de ténèbres et d'oubli, les hypogées s'illuminent, les momies parlent et nous révèlent les phases de leur existence, leurs mœurs et leurs aspirations vers un monde imaginaire, où, en récompense de leurs vertus patriarcales, elles continueront éternellement la vie qu'elles ont menée ici-bas.

(1) " En somme l'écriture hiéroglyphique n'est pas un vain jeu d'esprit. Elle n'est ni plus compliquée, ni plus difficile à lire que d'autres. Du moment où l'on s'habitue à voir un *a* dans un aigle, un *b* dans la jambe humaine, un *c* dans un verrou, etc., on en vient facilement à bout. Ce qui, pendant des siècles, a détourné l'attention de la vraie signification des hiéroglyphes, c'est précisément ce choix un peu étrange des formes adoptées pour représenter des lettres de l'alphabet. *A priori*, tout le monde devait se figurer que ce singulier mélange de figures d'animaux et d'objets usuels ne pouvait servir à autre chose qu'à des symboles, et, le renom mystérieux de l'antique Égypte aidant, on était tout naturellement porté à croire que sous ces symboles ,les prêtres cachaient leurs mystères. Aujourd'hui le voile est déchiré, et l'écriture hiéroglyphique est une écriture qui n'est pas beaucoup plus difficile à lire que les autres. " MARRIETTE-BEY.

UNE HEUREUSE RENCONTRE

CHAPITRE VIII

UNE HEUREUSE RENCONTRE

Janvier 1889.

Enfin, moi aussi j'ai eu une aventure — j'allais dire une bonne fortune. — Il était temps ; songez donc, courir le monde pendant plus d'un quart de siècle sans le moindre accroc, sans le moindre incident qui fût capable d'éveiller l'attention du lecteur : c'était profondément ridicule.

Une aventure, voyez-vous, c'est un chevron pour le touriste : ça le pose, comme un Normand à son premier procès.

" On peut être héros sans ravager la terre „ aussi, béni soit le jour où, armé de mon parasol de Tolède, j'enfourchai ma bourrique favorite, qui frétillait d'impatience ainsi qu'un chien de chasse au moment du départ ; jamais je ne l'avais vue si alerte, si animée. Rapidement, l'une portant l'autre, nous traversons les ruelles sordides du Caire pour nous diriger vers la

partie inculte de l'Égypte, où nous arrivâmes sans encombre vers les sept heures et demie du matin (1).

O moment délectable ! Je respirais à pleins poumons, loin des cloaques pestilentiels et des parfums d'Arabie : l'heure était propice, un temps à souhait pour prendre la clé des champs.

Déjà les clartés rayonnantes du soleil levant baignaient le désert qui se développait à l'infini avec ses vallons âpres, chaotiques, comme une mer figée dans un accès de colère. A droite, dans la plaine aride, les tombeaux des Califes découpaient leurs dômes gris, poussiéreux, sur la chaîne du Mokattam dont les lignes sévères s'estompaient dans l'azur éthéré.

Plus d'habitations, plus de culture : partout du sable mêlé de galets tout ruisselants de rosée.

Je poussai ma monture vers les ruines d'une mosquée faite de plâtras, une de ces machines banales que l'on aime à voir... par terre. La coupole, pareille à un crâne défoncé, gisait parmi des débris de poteries et de briques crues. Autour, sous la poussière crayeuse, quelques sépulcres arabes, dans le délabrement de l'oubli, marquaient la limite du monde des vivants et des morts.

Résolûment, je mis le cap sur le désert afin d'atteindre la route des pèlerins de la Mecque qui part de l'Abassieh et se dirige vers les ruines d'Héliopolis. Heureux de vivre, fasciné par la vaste étendue silencieuse, je m'en allais de l'avant, le cœur léger, sans autre guide que le soleil, comptant d'ailleurs sur l'instinct merveilleux de ma bête pour me tirer d'affaire si je venais à perdre la boussole.

Après une heure de marche, les derniers contreforts du Mokattam, avec leurs renflements aux tons fauves, se perdaient dans les éboulis de gravier cristallin semé d'or moulu. Devant moi, sur les grèves éblouissantes striées par le vent,

(1) Cette excursion ne pouvant se faire en un jour, et mon ânier ayant manifesté le désir d'aller prévenir sa famille, je pris les devants, persuadé que le brave garçon ne tarderait pas à me rattraper, mais ce ne fut que vers midi, après une course très pénible, qu'il parvint à me rejoindre.

nulle empreinte ne rappelant la vie : la dernière tourmente avait tout balayé.

Au milieu du calme solennel répandu sur ces mornes solitudes, l'imagination s'égare, la sensibilité percevante se trouble; tout est vague, indécis comme dans un songe. Et tandis qu'un charme irrésistible m'entraînait vers l'inconnu, la brise du désert se traduisait en modulations insaisissables qui bourdonnaient à mes oreilles comme le murmure d'une harpe éolienne: l'ouïe aussi est sujette au mirage.

Peu à peu, sous l'action des clartés aveuglantes illuminant l'espace, je perdais le sentiment des proportions, des distances. Tout semblait avoir la même valeur de ton, le même éclat dans la fluidité phénoménale de l'atmosphère. Accablé, en quelque sorte, par la grandeur des choses, et la folle du logis battant la campagne, je me voyais sur un infime canot allant à la dérive vers la haute mer, tant les vagues se creusaient et s'élevaient sans cesse autour de mon frêle esquif : l'illusion était complète.

Aux approches de midi, les vibrations de la chaleur couraient en ondulations diaphanes dans la plaine embrasée, les lignes de l'horizon oscillaient, et de temps à autre un souffle puissant rasait la crête des flots poudreux qui s'éparpillaient comme des lames déferlées.

Dans la torpeur d'un soleil blanc, implacable, je ne distinguais plus que l'ombre de mon parasol se découpant à l'emporte pièce sur le sable surchauffé, réverbérant...

Depuis longtemps déjà, comme de larges sillons, les replis ondoyants du désert se succédaient avec une monotonie fastidieuse, hypnotisante, lorsque je m'aperçus que ma monture courait la prétantaine et cherchait à s'orienter.

Comme des cornets acoustiques, ses longues oreilles se braquaient vers l'avant avec une persistance singulière. Les nasaux ouverts, prenant le vent, elle reniflait, sautillait joyeuse, délirante en louvoyant d'un air indécis: " La pauvre bête a un accès de folie par insolation ", pensai-je en lui tapotant la nuque pour la calmer; car la perspective de devoir m'en retourner à pied ne me souriait guère.

Quand tout à coup un être étrange, une espèce de centaure apparut au loin sur un monticule ; un braiment lamentable retentit dans l'immensité, tandis que le cavalier fantastique se dirigeait vers moi bride abattue. Bientôt nos deux coursiers, lancés à fond de train, se trouvèrent en présence : mais, ô surprise ! le cavalier était une femme arabe. Son âge ? dix-huit ans au plus. Elle était à califourchon sur un âne, et moi sur une ânesse. Tête à tête, nez à nez, nos deux bêtes se caressaient avec amour, s'éventaient mutuellement de leurs oreilles soyeuses. Le baudet, avec des trémoussements de plaisir, gambadait autour de l'ânesse, la flairait, l'enveloppait de son œil doux, langoureux ; il se cabrait, faisait le beau, et battait l'air de ses pieds de devant comme un cheval de cirque.

Impossible, malgré tous nos efforts, de mettre un terme à ces doux épanchements : menacé d'un assaut, et à moitié désarçonné, ma position devenait fort critique. De ses jambes nues et nerveuses, l'inconnue serrait les flancs de sa monture, et tordait

la bride avec tant d'acharnement qu'elle oubliait de se voiler devant un infidèle.

Elle était vraiment belle ainsi, d'une beauté sauvage, endiablée. Grinçant les dents, bousculant mon ânesse, elle me lançait des regards féroces, et plus elle rageait, plus je riais.

Enfin, au comble de la fureur, elle sauta sur le sable en m'invectivant " escoute ! kalb ! emchi ! emchi ! " (1). Puis, à coups de pied, à coups de poing, et en poussant des coudes, elle parvint à séparer nos deux amoureux...

Longtemps encore je l'entendis rugir, et, se retournant une dernière fois, elle cracha de mon côté avec un suprême mépris...

Et tristement, l'oreille basse, ma pauvre ânesse reprit la direction d'Héliopolis, en suivant, pas à pas, les traces du baudet de ses rêves qui avait fait le même trajet en sens inverse.

(1) " Silence, chien ! va-t-en ! va-t-en ! "

LA VIE DANS LE DÉSERT

COUP DE VENT SUR LE NIL.

CHAPITRE IX

LA VIE DANS LE DÉSERT.

Au fond des abîmes ténébreux, insondables de l'Océan, dans les neiges éternelles de l'Himalaya comme sous le soleil écrasant du désert, la vie est répandue à profusion sous toutes les formes imaginables : “ Le néant absolu n'est pas de ce monde „.

Partout des êtres animés, si infimes, si imperceptibles qu'ils soient, s'agitent, se transforment et se multiplient dans le milieu où la nature les a semés.

Si la gazelle parcourt les grandes échappées lumineuses du désert d'Égypte, si le vautour y fait son aire, c'est que tous deux y trouvent la nourriture qui leur convient.

La plante y amène des oiseaux, des insectes : mouches, scarabées, criquets et coléoptères; l'ouragan enfin y apporte des

graines qu'une goutte de rosée fait germer dans le sable où l'alouette dépose son nid.

Abrité sous un bloc de calcaire friable, je songeais à toutes ces choses (car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe?) en voyant un petit escargot à coquille nacrée qui se glissait sous une touffe de chardon argentin ornant l'entrée de mon campement.

Tout en creusant les grands mystères de la vie, je songeais aussi que, pour vivre, hélas! il faut manger; c'est la loi fatale : *dura lex sed lex.* Sous ce rapport, j'ose affirmer que la pauvre ânesse en savait tout autant que votre serviteur très humble.

La bride sur le cou, elle s'en allait à l'aventure, tondant de ci de là quelque maigre touffe de graminées dures et pointues comme des lames de canif; d'autres plantes encore, de la famille des Mésembryanthèmes et des Euphorbes semblaient lui plaire particulièrement.

Pour ma part — le grand air m'ayant mis en appétit — je me contentai d'un petit pain fourré flanqué d'œufs durs; quelques oranges (pour la soif) complétaient ce menu qui eût fait le bonheur d'un anachorète. En fait de récréation, le spectacle le plus grandiose, le paysage le plus empoignant qu'il soit donné à l'homme de contempler; que faut-il de plus?

A première vue, les détails vous échappent. Comme couleur, deux tons seulement, ou, pour mieux dire, deux immenses teintes plates, légèrement graduées, d'une richesse et d'une harmonie parfaites : la teinte fauve du sol brûlé, et le bleu émaillé du ciel; on dirait une coulée d'or sur un fond de lazulithe. Et, quelle grandeur! quelle majesté dans cet océan de sable d'où émergent çà et là des masses rocheuses, stratifiées, dont les plis, comme des rides gigantesques, semblent marquer les années de ce vieux monde!

La flore, plus variée qu'on ne pense, est peu apparente dans l'ensemble; il faut y regarder de près. Il en est de même de la faune qui, par sa couleur, se dérobe aisément aux yeux du voyageur. Sous ce rapport, la gracieuse perdrix du désert est la mieux pourvue parmi la gent emplumée : lorsqu'elle est blottie, il est impossible de ne pas la confondre avec le terrain.

Un duel. Au moment de me remettre en route, deux éperviers enlacés s'abattirent à quelques pas devant moi. Les ailes étendues, les plumes hérissées, l'un des combattants renversé sur le dos, les serres en arrêt, essayait de parer les coups de son adversaire qui, frappant d'estoc et de taille, lui labourait la poitrine. Le sang coulait sur le sable, les plumes rougies volaient aux alentours : c'était une lutte sans pitié, un duel à mort. Tout à coup le blessé agonisant battit de l'aile, sa tête s'affaissa, tandis que le vainqueur, avec un cri de triomphe, reprit son vol, plana un instant au-dessus du champ de bataille, puis disparut dans l'espace.

" Hélas! „ me disais-je " c'est partout la même chose, la paix non plus n'est pas de ce monde!... „

LES ALMÉES A KENEH (Haute Égypte)

KENEH.

CHAPITRE X

LES ALMÉES A KENEH (HAUTE-ÉGYPTE).

Un bateau coquettement paré, rappelant plus ou moins la dahabieh traditionnelle, est amarré à la rive droite du Nil, en face de Denderah, à 640 kilomètres en amont du Caire ; une planche branlante sert de trait d'union entre le bateau et la berge, composée de limon séché et crevassé sous l'action d'un soleil flamboyant.

La pendule du bord marque midi : une chaleur à faire éclore des œufs d'autruche, et pas la moindre brise, pas une ride sur la surface du fleuve qui miroite comme une immense coulée d'argent dont la réverbération met des stries ondulées et fulgurantes sur la coque surchauffée du navire.

C'est l'heure de la sieste : les voyageurs ont déserté la salle à manger — une rôtissoire — où les mouches bourdonnent et font ripaille sur la table desservie. Sous la tente ombrageant le pont,

personne ne bouge ; on n'entend que les ronflements mesurés des touristes qui, inertes, affaissés comme des marionnettes, dorment sur leurs sièges en rotin, les bras pendants, les jambes en l'air — côté des hommes — et présentent des effets de raccourcis grotesques, où les extrémités semblent se toucher, où des bottes dont on ne voit que les semelles offusquent des têtes congestionnées, tandis que les anglaises, les jambes repliées, dissimulent leurs longs pieds sous des flots de mousseline.

On dirait un déballage informe d'étoffes claires, chiffonnées, au milieu d'une boutique de parasols de toutes couleurs qui papillotent dans le clair-obscur.

Couché à plat-ventre sur le gaillard d'arrière, un jeune Écossais aux cheveux rouges s'est endormi en guettant les crocodiles légendaires, bien que ces affreuses bêtes aient déménagé depuis que leur domaine est envahi par les bateaux à vapeur.

Au bord du fleuve, un essaim de petits Arabes, borgnes, chassieux, complètement nus, grouillent dans la vase comme une éclosion de têtards, et nous assomment, sur l'air des lampions, de leur sempiternel " bakchich, Giaour ! „

Montons sur la berge, et voyons le paysage : des deux côtés du Nil, les cultures plates, découpées en échiquier, s'étendent jusqu'à l'entrée du désert, qui se développe à l'horizon comme une bande d'or mat plaquée sur le ciel bleu. Au second plan, à cinquante mètres du fleuve se profilent, semblables à des fours à briques, quelques masures en torchis, à moitié écroulées, sans portes ni châssis — on y entre par des trous — et dont la toiture se compose de quelques bottes de paille de maïs ou d'arundo d'onax.

Comme végétation un groupe de sycomores, d'un vert opaque, crevant de soif, et des palmiers dattiers raides, efflanqués, découpant leur panache en brosse sur le ciel d'azur, monotone, énervant : de loin en loin, des pigeonniers, crépis à la chaux, mettent une note crue dans cet ensemble d'un gris terreux.

Le printemps est inconnu en ces parages, où le sol ne se refroidit jamais : l'eau et la chaleur, les deux forces primordiales de la nature, y prodiguent les moissons. Nous sommes en mars, et déjà la récolte est faite.

Au loin, dans la plaine toute vibrante de lumière, de longues files de chameaux transportent les céréales dorées : orge, froment et maïs : partout on resème, on bêche, on laboure la terre brûlante, poudreuse, toujours pressurée, mais toujours féconde.

Et malgré le soleil écrasant, implacable, les fellahs, répandus par la campagne comme des fourmis noires, poursuivent leur éternel labeur ; on dirait des êtres spéciaux, *incombustibles*, attachés à cette vieille terre d'Égypte, à ce limon du Nil dont ils ont pris la couleur.

“ Quand ils se lèvent sur leurs pieds, „ comme ces paysans de La Bruyère, “ ils montrent une face humaine ; et, en effet, ils „ sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où „ ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux „ autres hommes la peine de semer et de recueillir, et méritent „ ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé..... „

La première masure que l'on rencontre en tournant le dos au fleuve est une école arabe ; une cinquantaine d'élèves, accroupis sur le sol battu, débitent leur leçon avec des coassements de grenouilles. J'aime à suivre le mouvement intellectuel : j'arrive fort à propos. Debout, au milieu de la salle, le pédagogue distribue les corrections. Devant lui, un jeune moricaud, renversé les quatre fers en l'air, compte tout haut, en souriant, les coups de bâton que le magister lui applique sur la plante des pieds. La nouvelle génération s'habitue ainsi tout doucement à recevoir sans broncher les coups de *courbach*

que le gouvernement distribue à ses contribuables pour faciliter la rentrée des impôts. C'est une façon de simplifier les rouages administratifs et d'épargner les paperasses ; dix coups de *courbach* sur les reins ou sur la plante des pieds, c'est comme qui dirait un " premier avertissement „ ; pour la sommation ou la contrainte, les coups se multiplient à l'avenant....

Le *courbach,* vieux comme l'Égypte, mérite de figurer en première ligne parmi les appareils dont les constructeurs se sont servis pour édifier les pyramides. C'est une sorte de cravache faite en peau d'hippopotame, très flexible et d'une solidité à toute épreuve. On sait que le pachyderme en question était l'emblème du Nil et de l'Égypte.

Désireux de m'instruire, je poussai la tête dans l'ouverture de cette espèce de ruche ; tout s'apaisa comme par enchantement ; le maître interrompit sa besogne, déposa son bâton, et tendit la patte de mon côté, en murmurant d'un air papelard la formule consacrée : " bakchich Giaour ! „ que toute la marmaille répéta à l'unisson : et cinquante menottes toutes noires se tendirent de mon côté avec un ensemble merveilleux....

" Soudain qu'il fut né, Gargantua s'écrioit à aulte voix : „ *à boire !* „ En Orient, l'enfant nouveau-né crie *bakchich !*

Vers quatre heures, tandis que le soleil décline, la brise s'élève, et fait flotter les banderoles ornant la mâture du bateau : les passagers sortent de leur léthargie, les dames rajustent leur toilette, les hommes s'étirent avec des bâillements à se décrocher la mâchoire.

„ Je comprends maintenant, „ me disait l'Écossais d'une voix „ pâteuse, " pourquoi les Pharaons séchaient d'ennui dans cette „ triste contrée, avec son éternel soleil, plus assommant, plus „ insupportable que nos brumes et nos pluies d'Écosse. Ne me „ parlez pas d'un peuple qui renfermait ses bestiaux dans des „ sarcophages de granite très coûteux et très confortables, au „ lieu de les dépecer, pour en faire du *roastbeef* ou de l'*ox tail* „ *soup !* Je méprise ces dynasties de rois stupides qui passaient „ leur existence à préparer leurs tombeaux, estimant que la mort „ était le plus agréable de la vie, avec la perspective d'être „ embaumés comme des *plum-puddings,* et farcis de scarabées

„ dont nous faisons aujourd'hui des breloques et des chaînes de
„ montres. J'en ai assez de toutes ces ruines perdues dans le
„ sable brûlant, de ces hypogées sombres, puant la chauve-
„ souris, et où j'attrape le spleen ! „

A son point de vue, ce brave homme était dans le vrai, et je n'eus garde de le contredire.

Car enfin — à part ses monuments grandioses et mystérieux — la vallée du Nil offre peu de ressources aux touristes désœuvrés et superficiels ; c'est le pays des artistes et des rêveurs : une vaste nécropole, imposante, silencieuse, où le vent du désert soulève sans cesse, comme des vagues, la poussière de tout un monde tombé dans le gouffre de l'oubli....

" Un climat, " ajouta M. Murray en s'épongeant la nuque,
" où le moindre mouvement vous transforme en fontaine, où
„ tout le sport consiste à pêcher de mauvais poissons dans l'eau
„ trouble, et à faire des courses à baudet le long de la berge du
„ fleuve. Quant à la chasse, n'en parlons pas, le gros gibier a
„ suivi les crocodiles ! „

A ce moment, en effet, quelques chasseurs, armés jusqu'aux dents, rentrent bredouille ; quand je dis bredouille, c'est un peu exagéré ! un pauvre chien paria fut pris pour un chacal et paya les pots cassés.

Par tradition, histoire de tuer le temps, ces gentlemen jettent des sous aux mendiants qui se multiplient à chaque bordée. Tout aussitôt, les fellahs quittent leur *chadouff*, et viennent renforcer la gent quémandeuse. On se bouscule, on s'empoigne, les turbans volent et se déroulent en longs rubans effilochés, on se vautre pêle-mêle dans le sable et dans la vase. Fort peu vêtus et n'ayant pas de poches, ils se servent de leur bouche en guise de tire-lire ; les plus favorisés semblent avoir des fluxions, et se dénoncent ainsi aux derniers arrivants, qui leur serrent le cou et les font dégorger ; les enfants piaillent, les femmes poussent des cris de paon : la bagarre est à son comble.

Bientôt la garde apparaît, calme, majestueuse ; elle se compose d'nn *mélazem* (caporal), et de quatre soldats armés de gourdins — l'*ultima ratio*. — Ce sont des Éthiopiens, d'un beau noir, portant

la tunique blanche et le fez rouge ; trois notes criardes qui détonnent dans le paysage.

Ce qui est non moins fantastique, c'est leur chaussure : des souliers européens rattachés par des ficelles, et tellement avariés que saints Crépin et Crépinien, les patrons des savetiers, ne parviendraient pas à les radouber.

Aussitôt les coups de pleuvoir dans le tas, à tort et à travers, sur les têtes rasées, sur les épaules nues, zébrées, toutes luisantes de sueur. Clopin-clopant, les malheureux se frottent les reins et quittent le champ de bataille ; l'ordre triomphe, mais les sous lancés à pleine volée décrivent des courbes par dessus la tête des soldats, reluquant d'un œil d'envie la giboulée monétaire qui leur passe devant le nez.

Comme un chat à l'affût des mouches, le caporal, d'un geste rapide, attrape une pièce et se remet au port d'armes, comme si de rien n'était.

Hélas ! c'en est trop ! l'escouade, comme un seul homme, succombe à la tentation, tandis que le peuple revient à la charge avec une nouvelle ardeur.

Les soldats, complètement débordés, se confondent dans la bagarre ; mais chacun ayant eu sa part de horions et de bakchichs, tout finit par s'arranger à la satisfaction générale....

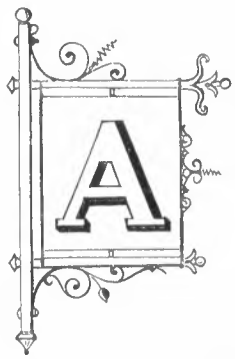
La ville de Keneh est située sur le chemin des caravanes se rendant, par le désert, à Kosseir sur la mer Rouge. C'est l'ancienne route commerciale de la Haute-Égypte, se reliant au Golfe Persique par les plaines de l'Arabie. Keneh et Kosseir formant les deux points les plus rapprochés entre le Nil et la mer Rouge, beaucoup de pèlerins suivent cette voie pour se rendre à la Mecque, en faisant escale à Djeddah.

L'endroit où nous sommes, et dont nous ne voyons pour le moment qu'un groupe de masures, renferme un caravansérail et un entrepôt où les caravanes se ravitaillent avant ou après la traversée du désert. Cette ville est renommée pour ses poteries, ses dattes et ses almées — *utile dulci* —.

“ Des almées ! il y encore des almées ? „ demanda M. Murray, l'Écossais devenant rouge comme ses cheveux. “ Et on peut les voir ? „ ajouta-t-il, en esquissant une gigue.

— “ Certainement, demandez au drogman Ahmed ; il est „ très bien avec ces dames. Mais on ne les voit que la nuit, et „ je vous préviens que la ville de Keneh est à une bonne heure „ de marche du Nil. „

— “ All right ! „



dix heures du soir, la partie est organisée. On débarque les provisions : douze bouteilles de vermout, trois cruchons de whisky, de l'eau gazeuse et bon nombre de paquets de bougies.

L'expédition se compose de dix Européens et d'autant d'âniers menant leurs bêtes respectives. Ahmed, lui, nous attend sur la berge en grignotant une canne à sucre qu'il manie comme une flûte. Tout le monde étant réuni, il prend la tête de la caravane, et donne le signal du départ en brandissant son bâton sucré.

La nuit est splendide; pas de lune ; sur le firmament d'un bleu indigo, les étoiles brillent d'un tel éclat que la terre, par contraste, semble d'un noir opaque qui donne la sensation du vide. Et dans la plaine immense, silencieuse, on n'entend que les grincements lamentables des *Sakiehs* tournant nuit et jour pour abreuver les terres ensemencées. Peu à peu, dans la nuit profonde, une rumeur vague, troublante, s'élève en aval du fleuve, et en remonte le cours de village en village, se répercute d'une rive à l'autre comme un écho sinistre, puis éclate tout à coup aux alentours en hurlements lugubres, tumultueux.

Une fantaisie des chiens parias : l'appel, parti de la Basse-Égypte, se transmet avec la rapidité du téléphone à tous les points de l'horizon, et va se perdre insensiblement vers les hautes régions du fleuve.

" Lâchez la bride! „ crie tout à coup le drogman à quelques touristes qui s'égarent et chavirent, pêle-mêle, au bord d'un canal d'irrigation. " Les baudets connaissent le but de notre „ expédition, laissez-les faire! pas de coups de poing, c'est inutile; „ ils ne comprennent pas l'anglais. „

Ces braves bêtes, en effet, nous conduisent vaillamment dans la nuit épaisse, à travers les champs labourés, où les cailles, réveillées en sursaut, se dispersent avec des froufrous d'ailes.

Après une heure de marche, nous côtoyons un cimetière arabe, un véritable charnier, dont les émanations empestent l'atmosphère. On distingue vaguement des tumulus hérissés d'herbes sèches, et des sépulcres blanchis, éventrés, avec des trous sombres où l'on voit luire des yeux de bêtes immondes. Nous pressons nos coursiers à longues oreilles ; la ville est devant nous (quand je dis la ville, c'est par euphémisme). Figurez-vous une agglomération de masures en briques crues, aux arêtes molles, arrondies, perforées comme des garennes. De lumières, nulle part ; rien qui décèle la vie au milieu de ce labyrinthe de ruelles sordides où nous cheminons, Ahmed en tête, à la découverte des Almées. Nous avons l'air de chercher des perles sur un fumier.

Au bruit de nos baudets trottinant à la queue leu-leu, des mendiants, couchés en plein air, se dressent comme des spectres. Puis, des imprécations partent çà et là en cris rauques, hachés comme des aboiements furieux qui semblent surgir des murailles : " Que le diable confonde ces Giaours, fils de chiens! „ et autres gracieusetés.

Enfin, dans une impasse borgne, un nid à ribaudes, des têtes renfrognées, coiffées de turbans, et des tignasses de mégères apparaissent aux lucarnes. Le drogman parlemente, s'informe : des bras nus s'allongent par les brèches des masures et s'agitent en tous sens : " C'est par là! non, par ici! là en face! „ tout le coupe-gorge est sens dessus dessous. " Etla! „ (montez), glapit

tout à coup une horrible proxénète noire, édentée et sèche comme une momie. Nous y sommes!

Il est impossible de rêver quelque chose de plus sale, de plus horrible que le bouge devant lequel nous nous trouvons; mais n'importe, allons-y bravement. Nous confions nos montures à la garde d'Allah, on allume les bougies, et nous défilons un à un comme à l'offrande.

Après avoir gravi quelques marches en terre battue, la vieille pousse une porte disjointe, toute noire de crasse, donnant accès dans une sorte de grange sentant la chèvre ou la bouse de chameau — on ne distingue pas très bien. — Point de meubles; au fond de la salle seulement, sont disposées, le long du mur en torchis, des espèces de cages à poulets recouvertes de tapis en loques. " Attention, *hic jacent les puces!* „ Elles vont festoyer à nos dépens. Ce réduit peut mesurer cinq ou six mètres de côté; on s'entasse, d'autant plus que les âniers et quelques fellahs du voisinage nous ont suivis : en Orient, les portes restent toujours ouvertes quand on est disposé à se divertir; entre qui veut. Deux femmes, couchées sur une vieille caisse d'emballage, se soulèvent d'un air hébété, et se vêtissent à la hâte du *jasmah*, — sorte de chemise en cotonnade bleue, à manches courtes et évasées; — ce sont les filles de l'hôtesse; celle-ci les envoie dehors à la recherche des Almées et des musiciens. " *Osbor-andake* (attendez là) „ nous dit-elle en indiquant les cages à poulets où, munis de nos bougies, nous prenons place comme autant de lampadaires.

Voici d'abord les musiciens : ils sont quatre, portant des instruments de torture dont la seule vue nous fait grincer les dents. Les deux premiers sont aveugles, le troisième n'y voit pas beaucoup, et le quatrième (le chef d'orchestre) n'a qu'un œil. Au pays des aveugles, les borgnes sont rois! (1).

Il tient une espèce de violon (kamanga) à trois cordes, rappelant plus ou moins le rebec : viennent la kittara, violon à une corde, et le tambour arabe. Ces pauvres diables se glissent en tâtonnant le long des murs, et vont s'accroupir dans un coin.

(1) L'ophtalmie égyptienne fait toujours de grands ravages dans la vallée du Nil.

Enfin, un léger bruit de sequins se fait entendre dans le couloir; ce sont les Almées — j'en compte sept —; elles entrent gravement comme des prêtresses, et nous font les salamalecs d'usage. Leur costume se compose d'une longue écharpe, artistement drapée, enveloppant la moitié des épaules et s'enroulant autour des hanches. Une profusion de bijoux d'argent et d'ambre met des notes pétillantes sur leur poitrine bronzée. Elles peuvent avoir de seize à dix-huit ans; quelques-unes ont le type arabe : les yeux largement fendus, ombragés de longs cils recourbés — des yeux de gazelle —; le nez droit, bien fait; les dents petites, très blanches; les attaches fines et des pieds ravissants, des pieds comme on n'en voit plus en Europe, si ce n'est aux statues grecques. “ *For hired horses, they are very nice animals*, „ dit l'Écossais.

Un morceau d'ensemble ouvre le concert; les instruments pleurent à fendre l'âme, le tambour fait rage, soutenant les voix nasillardes, suraiguës des almées. Elles chantent une mélopée lugubre, une sorte de complainte endormante qui n'en finit pas. Désappointés, nous nous regardons ; mais Ahmed, très au courant de ce genre de réjouissances, s'empresse de faire circuler le vermout dont ces dames raffolent.

Bientôt le tableau s'anime, la *fantasia Ghébir* s'annonce ; pendant que les almées se débarrassent de leurs écharpes, les musiciens expulsés vont racler dans le couloir derrière la porte vermoulue, d'où le chef, de son œil unique collé contre une fente, suit les mouvements cadencés des chanteuses; car, de même que les bayadères de l'Inde, les almées ne dansent pas : tout leur art consiste à relever leurs chants érotiques par des poses, des gestes et des frémissements dont la signification n'est pas douteuse.

A ce moment, une superbe Nubienne couleur marron, forte comme une cavale flamande et souple comme une panthère, se glisse timidement parmi les chanteuses. Un murmure de satisfaction circule parmi les âniers à la vue de cette Vénus Callipyge qui, paraît-il, est très renommée pour la danse du ventre.

Quelques rasades de vermout la mettent au diapason de ses

compagnes, qui vont s'accroupir des deux côtés de la salle, sur une sorte de banquette en limon séché qui leur sert de divan.

Rien de plus bizarre que le spectacle de cette Phrynée noire, plantée comme une statue devant un Aréopage d'insulaires flegmatiques, tout de blanc habillés. La lueur vacillante des bougies met des luisants sur le corps bronzé de cette créature étrange et farouche, arcboutée comme une bête fauve en arrêt. Immobile au milieu du cercle lumineux, son regard fascinateur semble chercher une victime parmi les Européens alignés comme des magots sur les cages à poulets. Lentement ses membres se détendent : elle secoue sa noire crinière, qui se déroule en torsades crépues ; son œil sombre s'alanguit ; elle a trouvé son idéal. Cet idéal, c'est M. Murray, le fulgurant Écossais dont la face apoplectique couronnée de cheveux rouges éclate en pleine lumière comme un pompon de grenadier. Le pauvre garçon est tout décontenancé devant les agaceries félines de sa noire conquête. Et tandis que les almées entonnent un chant d'ivresse allant *crescendo*, la Nubienne en extase se cambre et frémit des pieds à la tête avec des spasmes de poulpe ; la poitrine se gonfle, palpite ; les muscles de l'abdomen et leurs congénères postérieurs se tortillent en ondulant comme un paquet d'anguilles.

Terpsichore n'a absolument rien à voir dans ces contorsions et ces trémoussements musculaires ; c'est une démonstration anatomique sur le vif.

Le public — je parle des âniers — au comble du délire, brait *aïdane ! aïdane !* encore ! encore !

Il est vrai que le vermout et le whisky, en dépit du Coran, sont pour beaucoup dans cette explosion d'enthousiasme, car nos provisions s'épuisent à vue d'œil. Bientôt la *fantasia* dégénère en une bacchanale répugnante, indescriptible ; les visages bronzés s'allument, les Arabes trépignent et bondissent parmi les almées, ivres, échevelées, se démenant comme des furies dans la poussière nauséabonde qui tourbillonne et nous prend à la gorge.

Et, à mesure que l'air vicié s'échauffe, la frénésie se communique de proche en proche ; les innombrables insectes enfermés

dans ce chenil exécutent des charges à fond et se divertissent, à leur manière, en nous criblant de ventouses : la place n'est plus tenable. Par neuf voix contre une, on décide de lever la séance....

Au dehors le coq chante, et les cailles battent le rappel dans la plaine ensemencée ; il est temps de regagner le bateau, avant que l'Aurore, aux doigts de rose, entr'ouvre les portes de l'Orient.

LE MIRAGE

CHAPITRE XI

LE MIRAGE.

'est d'ordinaire dans les régions où le désert est le moins accidenté, et, par conséquent, le plus accessible aux caravanes, que les mirages apparaissent dans toute leur splendeur.

Aux environs des ruines de Péluse, non loin de l'ancienne bouche pélusiaque du Nil, alors que le soleil du matin échauffe rapidement les grèves sableuses, ces phénomènes prennent parfois une telle intensité qu'ils déroutent complètement l'imagination.

Dans la plaine unie comme un lac, on voit surgir peu à peu des roches sombres, monstrueuses, ayant l'aspect d'une longue chaîne abrupte qui semble barrer tout l'horizon. Puis, à mesure que la température s'élève et s'égalise, les rochers s'entr'ouvrent et se dispersent comme des ballons dégonflés.

Quelquefois aussi, aux abords de l'isthme de Suez, les mirages se rapprochent tellement de la réalité que la plupart des voyageurs qui passent par le canal n'y font pas la moindre attention.

Le croquis ci-contre a été pris aux environs d'*El-Kantara*, sur la route de Syrie, à la droite du canal en venant de Suez. Un accident survenu à notre bateau me permit de descendre à terre pour quelques heures, en compagnie de cinq ou six passagers désireux de se délier les jambes, après quinze jours de mer.

Il était huit heures du matin, le soleil montait lentement dans le ciel bleu parsemé de flocons argentés bordés de rose. Devant nous, à perte de vue, de légères ondulations molles, arrondies bornaient le désert, tandis qu'à droite les dernières sinuosités du lac Ballah se perdaient dans le sol aride, spongieux.

Je connaissais le pays depuis longtemps, rien n'y arrête la vue ; ce sont partout des dunes friables, un peu inclinées de l'est à l'ouest, entourant de vastes arènes dénuées de végétation.

Nous marchions allègrement comme des écoliers en vacances par cas fortuit, heureux de pouvoir fouler ce bon plancher des vaches que chacun de nous guignait de l'œil depuis notre entrée dans le canal. Un ténor de province, en rupture d'engagement, prit la tête de la colonne en chantant à gorge déployée l'air des *Diamants de la couronne :*

“ Je déteste une paix profonde,
Le vrai plaisir est de changer.
Qu'il est doux de courir le monde,
Qu'il est beau de voyager ! „

A peine avions-nous fait une centaine de mètres dans la direction du levant, que nous nous trouvâmes tout à coup en présence d'une sorte de marais semé d'énormes blocs de rochers noirâtres, se réflétant dans l'eau, et égrainés en rang d'oignons comme un gigantesque chapelet.

Tandis que j'en faisais le croquis, les fortes têtes de la bande discouraient à perte de vue sur la nature et la provenance de ces roches.

" C'était „ , disait un gros personnage abrité sous un parasol, et suant commme un melon sous cloche, " c'était „ disait-il, " des blocs erratiques de l'époque glaciaire, enfouis dans la vase depuis des milliers d'années. „

" En effet „ , reprit un grand sec, " je reconnais parfaitement leur nature ; ce sont des roches granitiques provenant de la chaîne du Liban. On en trouve des quantités sur la côte de Syrie, aux environs de Jaffa. „

Un troisième, enfin, y voyait les ruines d'une construction hébraïque, une espèce de camp retranché : il y en avait pour tous les goûts.

" Et vous, monsieur „ , me dit un naturaliste portant des lunettes vertes qui lui procuraient le plaisir de voir des prairies en plein désert " qu'en pensez-vous ? „

— " Révérence parler, je pense que vous avez la berlue. Il n'y a là ni roches ni marais ; l'époque glaciaire et les Hébreux ne sont

pour rien dans tout ceci, car, là où vous croyez voir quelque chose, il n'y a pas le moindre objet qui soit palpable. „

— “ Comment ?... pas possible !... puisque nous voyons tous la même chose, et vous-même... ce dessin ? „

— “ Je dessine un effet de mirage, voilà tout. On en voit souvent de plus bizarres, mais faute de grives on tire des merles. „

— “ Ainsi, selon vous, ces grosses pierres et ce marais agité par le vent ne sont que fictions ? „

— “ Pas plus de marais que sur la main ; rien de plus facile d'ailleurs que de vous en assurer. A vue de nez, ces eaux devraient se trouver à cent cinquante ou deux cents mètres de nous, c'est l'affaire de quelques minutes, et, le bateau ne repartant que dans deux heures, dit-on, nous avons le temps : marchons ! „

— “ Je croyais, moi, „ reprit l'homme aux lunettes, “ que le mirage était tout simplement un effet de réfraction qui faisait paraître au-dessus de l'horizon des objets lointains se trouvant en dehors de notre point de vue, à cause de la sphéricité de la terre. La science, monsieur, démontre que ce phénomène est dû à la différence de densité de l'air, qui, dans ce cas, au lieu d'être plus dense vers les couches inférieures, l'est davantage à mesure qu'on s'élève. „

— “ Cela est parfaitement vrai, mais il y a fagots et fagots, car, bien que les causes physiques du mirage soient toujours de même nature, les effets qu'elles produisent varient à l'infini. Pour ce qui regarde les objets réfléchis, nous sommes d'accord. Ainsi, en mer, de même que sur nos fleuves d'Europe, pour n'en citer qu'un ou deux exemples, le marin est souvent dérouté en voyant apparaître des villes, des villages ou des côtes qui, géométriquement, auraient dû se trouver hors de vue, mais dont l'image exacte se montre sur la ligne d'horizon, dans la position des objets réfléchis. Ou bien, c'est la double reproduction d'un navire se montrant dans le vide ; l'une des images étant droite, comme à l'ordinaire, et l'autre renversée, se plaçant comme une seconde épreuve au-dessus de la première. Tandis qu'ici, le mirage se forme pour ainsi dire à fleur de terre, à peu de distance du spectateur ; seulement, dès qu'on se déplace, soit pour l'atteindre soit

pour le contourner, il se disperse et s'efface. De plus, ce ne sont pas des images renversées ni réfléchies qui frappent nos yeux en ce moment, cela est matériellement impossible puisque ces objets n'existent nulle part. „

Tout en causant, nous avions fait pas mal de chemin sans rencontrer autre chose qu'une plaine de sable légèrement humide dans les creux, de même qu'une plage à marée basse. L'homme aux lunettes donnait sa langue aux chiens. Au loin, seulement, on voyait une grande buée vibrante ayant l'aspect d'un lac agité par la brise. Puis, tout à coup, les roches reparurent, pareilles à des flocons de nuages opaques, aux contours irisés, fantastiques, flottant devant nous, à quelques mètres du sol, et s'enroulant comme des lambeaux d'étoffe.

Deux heures après, on ne voyait plus rien ; du reste, il était près de midi, et les mirages, ici, ne se produisent que le matin, par beau temps, alors que les couches d'air s'échauffent et se dilatent d'une façon inégale, selon le degré d'humidité des terrains avec lesquels elles se trouvent en contact.

En somme, ces phénomènes sont plus fréquents qu'on ne pense : les mirages se produisent dans tous les pays du monde, mais, comme nulle part ils n'ont autant d'éclat que dans le désert et sur les plages d'Égypte, il se fait que la plupart du temps ils passent inaperçus.

UNE SYMPHONIE ET UN HARICOT DE MOUTON

CHAPITRE XII

UNE SYMPHONIE ET UN HARICOT DE MOUTON.

'était à Ceylan, l'île merveilleuse dont la brillante vision illumine mes songes et vient raviver, de temps à autre, les meilleurs souvenirs de mon voyage dans l'Inde.

Je n'étais pas seul ; un jeune malais, fort intelligent, nommé Ali, m'accompagnait depuis mon débarquement à Colombo après une traversée de vingt jours.

N'ayant pas alors la moindre idée du pays que j'allais parcourir, et le besoin d'expansion me poussant, un guide, et surtout un interprète, m'était de toute nécessité.

Ali me convenait sous tous les rapports: moyennant une roupie par jour, plus ses frais de voyage, il me servait de cicerone, de brosseur et de confident. Je l'avais choisi parmi plusieurs postulants indigènes pour le plaisir de cultiver un dialecte, très répandu à Ceylan, et qui, par un heureux hasard, était enseveli

depuis nombre d'années dans l'arrière-boutique de ma mémoire, déjà fort encombrée.

Le cerveau est comme la cire molle du phonographe, une foule de choses s'y impriment mécaniquement à notre insu. Une fois l'appareil en mouvement, les mots les plus bizarres, les locutions les plus expressives et les plus laconiques me revenaient comme par enchantement : au bout de quelques jours de pratique, tout marchait à merveille.

Pour le moment, nous sommes à Kandy, l'ancienne capitale de l'île. " C'est ici que le fameux Arabi-Pacha est interné pour services rendus au gouvernement anglais ", me dit Ali avec une gravité comique.

Il serait difficile en effet, sinon impossible, de trouver en ce monde un climat plus agréable, un sol plus fertile que celui de l'antique Taprobane où la légende arabe plaça, à juste titre, le paradis terrestre.

De la véranda de son cottage, ce sinistre farceur d'Arabi peut contempler les montagnes éthérées, resplendissantes, couvertes de bois d'oranger, de massifs de bambous, de tamarins, et d'élégants cocotiers se mirant dans le lac qui étale ses eaux limpides et rafraîchissantes sur le plateau de Kandy.

Rien non plus ne l'empêche de circuler librement sous la feuillée ombreuse et embaumée dont les effluves odorants se répandent au loin avec une telle intensité que le marin passant au large peut sentir les approches de l'île fortunée à plus de 50 milles de la côte.

Tout s'accorde en ce milieu magique et séducteur, et l'on peut se faire une idée de l'aspect que devait avoir le paysage pendant la brillante période tertiaire, lorsque la nature préparait le berceau de l'humanité sur la terre attiédie magnifiquement parée.

Aujourd'hui encore, la faune et la flore, d'une richesse prodigieuse, s'harmonisent avec la beauté plastique des cinghalais et

avec leur carnation, chaude et puissante, portant l'empreinte du soleil des tropiques.

Kandy est la résidence du gouverneur général de l'île, il est nommé directement par la reine d'Angleterre et ne dépend, en aucune façon, du vice-roi de l'Inde britannique.

La ville proprement dite se trouve à 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Température moyenne : 22° 8. Un rêve !

Le palais du gouverneur est situé sur le versant d'une colline couverte d'une végétation splendide ; au bas de la côte, non loin du lac, s'élève une pagode bouddhiste assez pittoresque, vue à distance en un cadre merveilleux, mais n'offrant rien de remarquable comme architecture.

A l'intérieur tout est peinturé d'une manière barbare ; des fresques aux tons criards, flamboyants, s'étalent sur les parois d'une enfilade de réduits sombres et macabres. Ces barbouillages grotesques représentent l'enfer béant où des diables hideux, armés de fourches et de grapins, embrochent les réprouvés et les précipitent dans les flammes éternelles.

Ce temple est une véritable boîte à musique — et quelle musique ! — Du matin au soir, et du soir au matin, les jours fériés, la trompe beugle ou mugit, le rebec miaule, les hautbois nasillardent tandis que les gongs, les tam-tams tonnent et détonnent en une cacophonie lamentable, assourdissante.

Le bouddhisme a perdu complètement son caractère de simplicité : peinture et musique, tout semble combiné à souhait pour abêtir les fidèles.

C'est jour de fête, à ce qu'il paraît ; le tintamarre est à son comble : “ c'est le moment d'aller voir ça „, me dit Ali. “ *Ada bâgousse scali* „ (c'est très beau), je vous conduirai jusqu'à l'entrée du temple ; c'est tout ce que je puis faire. Comme la plupart des malais, je suis mahométan, et l'accès de ce lieu m'est interdit ; mais ne craignez rien, vous serez très bien reçu „.

Devant la porte, donnant sur une longue terrasse, un groupe de bonzes, à faces glabres, vêtus de jaune et drapés comme les anciens Romains, me souhaitèrent la bienvenue. Il y en avait de tout âge : des grands, des petits, des maigres, mais point de gros.

Ils ne se coiffent jamais ; les plus jeunes de la bande portaient les cheveux courts, les vieux, tout desséchés, avaient la tête rase comme des noix de cocos.

Pendant les salamalecs d'usage, et tandis que je tournais le dos : " Je vous recommande ce noble étranger „ leur dit mon cicerone, un peu roublard de sa nature. " *Itou touhanne besaar ada saïa pougna sôbatte* „ (ce grand seigneur est mon ami) ajouta-t-il à mi-voix, en manière de confidence.

Aussitôt le chef des bonzes suivi de ses acolytes, jaunes comme des serins, m'introduisit dans la place et me fit voir tous les bibelots et reliques que renferme la pagode : ex-voto artistement ciselés, statue de Bouddha en argent, colliers de perles fines, cloches en bronze, d'un beau travail et enfin, par grâce spéciale, il daigna découvrir la châsse contenant la fameuse dent de

Bouddha qui me fit tout l'effet d'une dent de ruminant. “ Nous ne pouvons, sous aucun prétexte, manier de l'argent „, me dit-il en malais tandis que son regard béat allait de la dent sacrée à un énorme plateau rempli de monnaies de toutes sortes.

“ *Baï, saïa mengarti* „ (bien, je comprends) répliquai-je avec un petit air naïf et gobeur que j'ai l'habitude de tenir en réserve pour les circonstances solennelles. Mais, craignant de nouveaux subterfuges plus ou moins ingénieux, je me décidai à rompre les pièges du bonhomme. Puis, jetant une roupie dans le plateau, j'opérai ma retraite vers la sortie de cette caverne rugissante où je retrouvai mon guide au milieu d'une ribambelle de bonzes qui m'offrirent des branches de jasmin, en me gratifiant de leurs meilleurs souhaits. “ *Salâmat, djâlang enne salâmat Kombâli touanne* „ (bon voyage et bon retour, monsieur)...

UN PEU DE VERDURE.

ne ligne de chemin de fer inaugurée jadis en présence de S. A. R. le duc de Brabant, lors de son voyage dans l'Inde, relie la ville de Colombo à Kandy, située à cent vingt-cinq kilomètres dans l'intérieur, au milieu de la chaîne de montagnes qui occupe le centre de l'île.

A partir de Colombo la route est plane jusqu'aux deux tiers du trajet, puis la voie monte et s'engage dans un immense ravin arrosé de nombreux cours d'eau qui tombent en cascades et se perdent avec un sourd murmure en des profondeurs vertigineuses. La nature, livrée à elle-même, a fait de l'île de Ceylan le plus beau jardin du monde, et l'on comprend sans peine pourquoi les brahmes, dans leur langage poétique, lui donnèrent le nom de *Lanka* (resplendissante).

Pas la moindre parcelle de terrain qui ne soit couverte de plantes : orchidées, lycopodes, basilics, hibiscus et canneliers sauvages ; pas un arbre, pas un buisson qui n'abrite des nids d'oiseaux de toute espèce.

Sous la poussée des racines noueuses, les corniches taillées à pic se fendent, se disloquent et donnent issue à des sources limpides qui serpentent parmi les pierres moussues ; partout le cocotier, l'arbre à pain, le sagoutier, le manguier, le goyavier, les flamboyants et les palmiers mêlent leurs feuillages glauques ou bronzés au milieu desquels les dracénas à feuilles pourpres, les cicas, les fougères arborescentes se multiplient comme des herbes folles.

Dans la moiteur chaude et fécondante de la vallée, la végétation se développe avec une ardeur prodigieuse : aux bords des torrents, dans les fourrés sombres, impénétrables, la sève éclate sans cesse en une frondaison capricieuse, envahissante où toutes les essences s'étreignent, se confondent en gerbes colossales, où

chaque espèce, toujours en lutte pour sa part de lumière, anéantit les faibles, dont les dépouilles, sous forme d'humus, nourriront des générations nouvelles. Point de non-valeurs parmi les assaillants, les plus débiles en apparence sont les plus actifs, les plus acharnés ; partout des légions de plantes parasites, gracieuses et aériennes, escaladent les géants des forêts, se suspendent en festons à leur ramure échevelée, tandis que les lianes, avec des enlacements de boas, étouffent peu à peu leurs victimes en les enveloppant d'un long réseau semé de fleurs....

L'île de Ceylan est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes granitiques formant un massif très étendu, couvert de verdure de la base au sommet. Les pics les plus élevés se trouvent dans la région méridionale : le pic d'Adam ou Hamazel (2.279 mètres) et le Pédrotallagalla (2.570 mètres). La longueur de l'île, depuis la pointe de Pedro jusqu'à celle de Dundra, est d'environ 400 kilomètres ; sa largeur varie de 50 à 250 kilomètres. “ Si vous désirez faire „ une excursion dans les hauts parages de l'île, je pourrai „ vous servir de guide „ , me dit Ali. “ Je connais le pays : „ mes parents habitent les environs du sanitarium de Nuera- „ Ellia. Nous pourrons, sans trop de fatigue, faire l'ascension „ du Pedrotallagallo, si le cœur vous en dit. „ “ *Trima cassi* „ (merci), lui dis-je ; il en est des montagnes comme des tours : on les voit beaucoup mieux d'en bas ; mais rien ne nous empêche de pousser une pointe de ce côté, d'autant plus que cela me donnera l'occasion de traverser les districts à café et d'examiner, en détail, les plantations de tout genre qui s'étalent à mi-côte. „

Le sanitarium de Nuera-Ellia étant situé à quatre-vingts kilomètres au sud de Kandy, nous avons à accomplir un long trajet en chemin de fer avant d'atteindre Gampola, le terminus de la ligne, où nous prendrons une voiture à deux chevaux pour gagner Ramboda, sans trop nous presser. De là, jusqu'au pied du fameux pic qui est le but de notre excursion, la route traverse la partie la plus pittoresque de cette île merveilleuse.

UN BUNGALOW.

Gampola, 4 décembre 1880.

Le prix des hôtels s'élève à mesure que l'on monte, mais nous ne fûmes pas trop écorchés dans le bungalow (1) de cette localité, grâce à l'intelligence de mon guide qui, au lieu de me présenter pompeusement comme un grand seigneur, me fit passer pour un simple gentleman farmer en

(1) Dans l'Inde, le nom de bungalow s'applique généralement aux habitations des Européens. A Ceylan, on les nomme *rest-house*. On donne aussi le nom de bungalow aux hôtels à l'usage exclusif des étrangers, fonctionnaires anglais ou colons.

quête de terres. Car si d'ordinaire la *considération* ne figure pas en ligne de compte avec la *bougie*, elle n'en fait pas moins enfler singulièrement la note des hôteliers. Le rôle de planteur me donnait en outre toutes les apparences d'un être raisonnable ; personne ici ne pouvant s'imaginer que l'on fasse deux mille lieues pour voir de la verdure.

Le lendemain matin, mon brave Ali, très au courant des us et coutumes du pays, parvient à me procurer une carriole fort rustique, attelée de deux petits chevaux indigènes, dont nous pourrons disposer pendant trois jours, moyennant un prix relativement modéré.

L'affaire conclue et les avances acceptées, un jeune cinghalais, très peu vêtu, aux formes un peu grêles, mais beau comme un bronze antique, pousse les bêtes, et nous filons à toute vitesse dans la direction de Ramboda, où nous comptons arriver vers quatre heures du soir — à cette époque de l'année les jours sont, à peu de choses près, égaux aux nuits : de six à six. —

Au sortir du *rest-house*, la route passe sur un pont jeté sur une belle rivière qui contourne les hauteurs avoisinantes dont les sommets empourprés se découpent sur le ciel d'un bleu de saphir. Autour de nous, le paysage encore noyé dans l'ombre crépusculaire, laisse entrevoir des vallons et des coteaux ombragés de bois majestueux formant des masses vigoureuses qui se déroulent en ondoyant comme un immense tapis de velours.

Il est sept heures du matin, la température est délicieuse; le thermomètre marque tout au plus vingt-quatre degrés centigrades. Bientôt, par une bonne voie empierrée, nous entrons en pleine forêt.

Déjà le soleil dore la cime des cocotiers dont les palmes lustrées frissonnent sous la brise du matin. Partout la rosée scintille — non pas une de ces petites rosées glaciales, rappelant le givre, comme dans les contrées du nord — ce sont des

diamants, gros comme des œufs de fauvettes, qui rayonnent dans les corolles des fleurs et ruissellent, avec un bruit de grêlons, sur les feuilles des bananiers. A la première montée, nous quittons notre équipage épileptique qui nous suit clopin-clopant tandis que notre jeune automédon entonne une mélopée, d'un caractère étrange, dont les notes aiguës et plaintives réveillent les vautours et les paons endormis, tout en haut, sur les branches des manguiers.

Il est des moments où l'on aime à fouler le sol pour mieux se sentir vivre, pour aspirer à pleins poumons l'air embaumé qui vous grise et vous transporte en un monde primitif, plein d'harmonie. Et l'on s'attarde par les chemins ombreux, dans le silence des bois, pendant des heures inoubliables, en se disant avec orgueil : " toutes les merveilles de la création, depuis les fleurs les plus surprenantes jusqu'aux arbres majestueux qui font songer aux cathédrales gothiques, je puis les toucher, les contempler à loisir; cet Eden m'appartient, car son image, si vive, si absorbante, est tellement fixée dans ma mémoire que rien désormais ne pourra l'effacer „...

Ali est décidément un guide précieux; comme bon nombre de gens de sa race, il connaît non seulement toutes les plantes du pays, leurs propriétés curatives ou vénéneuses, mais encore leur mode de culture.

Dans la zone intertropicale où l'enfant est parfois tenté de cueillir des fruits ou des graines nuisibles, les principes de botanique appliquée forment la base de son éducation. " J'ai vingt-quatre ans, „ me dit-il, " mon fils en a sept, et je puis vous assurer que, sous ce rapport, je n'ai plus rien à lui apprendre „...

Par malheur, d'année en année, ce splendide jardin se dénude; des trouées énormes dénotent que la fièvre du lucre n'épargne pas même le paradis terrestre : les bûcherons défricheurs ne connaissent point d'obstacles, et l'on éprouve un serrement de cœur à la vue de ces vastes clairières

où les plus beaux arbres, avec leurs palmes sèches, jonchent le sol comme des rangées de colonnes corinthiennes. Tout cela pour faire place à des arbrisseaux de peu d'apparence, plantés symétriquement dans la forêt dévastée, amoindrie : c'est à vous dégoûter du café !

En ce moment toutefois, il y a un temps d'arrêt ; les terres sont à la baisse, une maladie contagieuse s'est abattue sur les caféiers : c'est la ruine pour beaucoup de planteurs et le triomphe prochain de la chicorée, qui déjà se débite traîtreusement sous forme de grains de Moka, grâce aux progrès de la chimie et de la mécanique.

Depuis ce matin les montées se succèdent ; le paysage prend un aspect des plus pittoresques. Une quantité de chutes d'eau, étagées dans le ravin, mêlent leur gai murmure au bruissement soyeux des palmiers tandis que le crin-crin monotone des cigales retentit de toutes parts au bord des talus surchauffés.

Nous sommes au milieu du jour ; les rayons du soleil tombent d'aplomb sur la route poudreuse et réverbérante. C'est l'heure où la plupart des animaux se réfugient à l'ombre, et, comme il serait imprudent de ne point se conformer à cette règle salutaire, nous prenons le parti de cheminer sous bois : le spectacle de la nature chez elle vaut bien, ce me semble, un surcroît de fatigue.

En présence de ces magnifiques solitudes où l'œil n'aperçoit qu'un enchevêtrement de plantes aux formes étranges, gracieuses, et délicates comme les végétations sous-marines, où les teintes les plus riches, les plus éclatantes : malachite, émeraude, pourpre et ors pâles se fondent et s'harmonisent dans la magie du clair-obscur ; en contemptant ces quantités d'animaux de toute espèce vivant en parfait accord au milieu de cette végétation merveilleuse, où les oiseaux mouches et les papillons aux ailes diaprées des plus vives couleurs, voltigent dans l'air embaumé, on se croit transporté comme par enchantement en un monde féerique tout

palpitant de sève, où tout rit, tout chante dans l'éternel printemps.

De distance en distance, au milieu de la pénombre verte rayée d'argent, les ruisseaux vagabonds forment des bassins paisibles, cristallins, où les daims et les singes viennent se désaltérer pendant que les ibis, les flamans roses et les grues antigones, au plumage d'azur, se livrent à la pêche parmi les plantes aquatiques. Et tout en haut, des essaims de brillantes perruches bavardent sous la feuillée épaisse se développant en arc de cercle comme une voûte étoilée.

Peu à peu, dans la pesanteur amollissante d'un midi tropical, la brise tombe, les oiseaux se taisent, puis, doucement, sous le charme d'une ineffable volupté, la nature s'assoupit... et s'endort.

Ces lieux agrestes, ce calme profond inspirent un sentiment de pieux respect ; on hésite tout d'abord à troubler l'harmonie de la forêt immense et mystérieuse qui vous fascine et vous anéantit. Mais, comme en un rêve extravagant, une force invincible vous entraîne dans l'inconnu : enfiévré, haletant, préoccupé de périls imaginaires, on cherche à s'orienter et l'on s'égare avec une rapidité désespérante. Aux clartés diffuses, tamisées, épandues dans les taillis, succèdent des ombres fantastiques où les arbres tordus se massent et s'étreignent en un fouillis inextricable, à l'aspect farouche ; de temps à autre, le ravin dans lequel nous cheminons se rétrécit et se divise en coulées de fauves sillonnant les broussailles hérissées d'herbes sèches : tout est vague, indécis, en ces labyrinthes obscurs et tortueux qui semblent peuplés de bêtes monstrueuses.

Par une aberration des sens, on prend des enroulements de lianes pour des serpents entrelacés, les arbres renversés et vermoulus se transforment en hideux sauriens, et l'on s'attend à se trouver tout à coup en présence de quelque mammifère gigantesque errant, solitaire et impassible, dans la quiétude des grands bois (1).

(1) L'île renferme encore, dit-on, plus de vingt mille éléphants sauvages, qui constituent la réserve destinée à l'armée des Indes. Dès qu'on s'aperçoit que le nombre de ces précieux animaux tend à décroître, on suspend les chasses destructives pour plusieurs années.

ALLEGRO.

Vers six heures du soir, tandis que le jour décline à vue d'œil, l'air saturé de parfums s'alourdit, puis, avec la promptitude de l'éclair, le soleil disparaît dans un éblouissement de pourpre et d'or.

Bien que le ciel soit resté pur, tout annonce l'approche d'un cyclone : au loin, sur le flanc des montagnes, on voit apparaître de longues traînées de vapeurs rougeâtres qui passent, rapides, désordonnées, comme des vols d'oiseaux fuyant la tempête. " C'est l'avant-garde „ me dit mon guide, " hâtons-nous, l'orage est en bas ; nous n'avons que le temps d'aller nous mettre à l'abri. Prenons ce sentier, nous trouverons, ici près, une cabane abandonnée, où les bûcherons se réfugiaient pendant le déboisement de cette partie de la montagne. „

La marche est difficile ; on trébuche, on s'empêtre à chaque pas : des milliers d'arbres de toute espèce jonchent le terrain semé de liserons rampants et touffus, pleins de reptiles qui sommeillent dans la moiture visqueuse des feuilles mortes.

Çà et là, d'énormes tas de bambous perforés par des larves de bombyx ou rongés par des rats palmistes, encombrent la clairière ; on dirait des flûtes gigantesques rangées sur le sol.

D'autres graminées du même genre, restées debout, balancent fièrement leur cime empanachée, qui domine les masses verdoyantes comme la folle avoine au milieu d'un champ de trèfles : leur tronc lisse et doré mesure plus de cinquante centimètres de circonférence à la base. Plusieurs variétés, d'un ton gris, bleuâtre, s'élèvent parfois jusqu'à quarante mètres de hauteur.

Ali avait raison : il était temps de nous mettre à l'abri : la vallée, qui tout à l'heure encore se développait dans sa magnificence printanière, se décolore à vue d'œil : les eaux des torrents ont pris une teinte morne plombée, les montagnes s'effacent peu

à peu dans une nuée épaisse dont l'ombre portée mouvante jette un voile obscur et uniforme sur la forêt silencieuse.

Au loin seulement, en aval des gorges profondes, une rumeur confuse et troublante monte, monte rapidement avec un bruit de mascaret.

Soudain un éclair livide, aveuglant, sillonne l'espace; sous la clarté fugitive, les moindres détails du paysage s'illuminent et semblent se volatiliser. Puis aussitôt, dans l'ombre grandissante, la foudre éclate en un coup sec, terrifiant, qui se répercute de toutes parts avec des secousses ondulatoires comme si les montagnes désagrégées s'éboulaient violemment. Malgré soi on baisse la tête, il semble que notre abri s'effondre.

A l'instant même, avec un bruissement de vagues déchaînées, l'ouragan s'avance, mugit, tourbillonne, tandis qu'une clameur lamentable, un appel infernal, désespéré, éclate au fond des bois tumultueux.

Ce n'est plus comme au début le frémissement du feuillage pareil au murmure de l'Océan déferlant sur la grève; c'est la voix du cyclone dans toute son horreur. En ce concert immense, effroyable, les tiges des bambous, comme de gigantesques tuyaux d'orgue, exhalent des gammes chromatiques, pleines d'angoisse, qui montent, descendent et renforcent les gémissements de la tempête. Plus rien n'est stable, tout s'agite, ploie, se brise avec fracas : sous le poids des cataractes diluviennes, la forêt ondule comme un champ de blé; le moindre ruisseau se transforme en torrent impétueux roulant des blocs de pierres, des rameaux chargés de fruits et des lianes couvertes de fleurs souillées.

Par endroits, l'eau bourbeuse, rougeâtre, pousse devant elle des grappes de bêtes rampantes et visqueuses qui se tordent et dégringolent pêle mêle au milieu des ravins. Et de temps à autre, dans l'intervalle des bordées fulgurantes, les rugissements des fauves et l'appel retentissant de l'éléphant sauvage troublent les hauteurs enveloppées de ténèbres...

Enfin, lentement, comme dans la symphonie pastorale, l'orage se dissipe, le dernier râle du cyclone se traîne au loin dans l'ombre, puis tout s'apaise; les cocotiers, les aréquiers redressent leurs palmes alourdies perlées de gouttes d'eau...

Nous quittons notre abri; il fait nuit, le ciel est complètement lavé. Comme des paillettes d'or, des myriades de mouches phosphorescentes emplissent l'atmosphère et se confondent avec les étoiles éparpillées dans l'immensité : on dirait que le firmament s'abaisse et vient effleurer la terre.

Une buée tiède plane au-dessus des fourrés sombres bordant la route défoncée et couverte de débris. " La voiture a passé de ce côté „ me dit Ali, en me montrant des traces de roues. " Nous la retrouverons là bas; allons de l'avant, nous y serons bientôt.

Tout à coup, au détour du chemin, une odeur de cuisine, fort appétissante, vint chatouiller mes nerfs olfactifs et gustatifs en me rappelant que nous n'avions rien pris depuis notre départ, si ce n'est quelques bananes cueillies, de ci de là, au bord du chemin.

" *Darie mâna itou* „? (d'où cela vient-il) dis-je à mon compagnon en humant l'air avec délices. " *Darie bungalow di Ramboda, touanne,* „ Du bungalow de Ramboda, monsieur, répondit Ali en m'indiquant la direction à suivre.

Quelques instants après, devant la porte du rest-house, le voiturier vint à nous. " J'ai pris les devants, malgré la pluie, pour commander le dîner, „ dit notre homme — il était si peu vêtu, qu'il en fut quitte pour une douche en arrosoir, tandis que nous étions trempés comme des phoques. " Tout est prêt, „ ajouta-t-il, la table est mise; on vous attend... „

Le repas se composait d'un haricot de mouton, autrement dit " un navarin, „ un peu épicé, et d'un énorme plat de riz au Kerry : une perfection!

Ventre affamé n'a point d'oreilles, dit-on, mais l'estomac se souvient. En effet, depuis lors, il me suffit de sentir l'odeur du haricot de mouton, pour que mon imagination me transporte aussitôt à travers l'espace sur les hauteurs de Ceylan, et me rappelle, du même coup, la symphonie fantastique dont je fus l'auditeur.

LE RETOUR

CHANGEMENT DE DÉCOR

CHANGEMENT DE DÉCOR.

CHAPITRE XIII

LE RETOUR.

CHANGEMENT DE DÉCOR.

Quatre mois après, heureux d'avoir parcouru, d'un bout à l'autre, les plus belles contrées du monde, je m'embarquais à Bombay pour regagner l'Europe où je me faisais une fête de revoir le doux printemps inconnu sous le tropique. Étendu à l'ombre par 30 degrés centigrades, je savourais la brise de terre qui m'envoyait les parfums de la côte boisée dont les contours indécis s'effaçaient graduellement à l'horizon.

Bercé par la houle, les yeux clos, je récapitulais les merveilles prestigieuses entrevues sous le ciel incomparable de l'Inde. En un rêve enchanteur, les forêts vierges pleines d'ombre et de mystère, la jungle immense aux tons fauves, et les rives du Gange avec leurs innombrables pagodes défilaient devant mes yeux éblouis, quand, brusquement, un passager vint rompre ma somnolence béatifique. “ Nos beaux jours vont bientôt finir, „

me dit le malencontreux. “ Les dépêches de ce matin annoncent „ que les bourrasques de neige s'abattent journellement, comme „ en plein hiver, sur l'Europe centrale. „

“ — Le diable soit du télégraphe ! Si vous m'aviez dit cela ce „ matin je ne me serais pas embarqué ; maintenant il est trop „ tard : vogue la galère !

„ Et puis, comme nous ne pourrons après tout revoir nos „ pénates avant le milieu d'avril — nous étions à la fin de mars „ — il est fort probable que, d'ici là, il n'y paraîtra plus. „

“ — Je le souhaite pour vous et pour mes vieux rhuma- „ tismes. „

Déjà je revoyais mon jardin tout verdoyant avec ses plates-bandes ornées de jacinthes, de giroflées épanouies fleurant le renouveau dans la tiédeur d'un gai soleil d'avril... Hélas ! il fallut en rabattre : les giboulées du nord-ouest se succédaient avec une persistance désastreuse ; les arbres ployaient sous le poids des neiges ; les bourgeons des rosiers, encroûtés de givre, restaient stationnaires, et, tristement, les violettes pâles et malingres gisaient sur le sol détrempé.

Et voilà comment, par une réminiscence singulière que l'on pourrait appeler un *da capo,* ce livre commencé sous un ciel inclément, par un hiver précoce, s'achève au coin du feu tandis que les rafales fouettent les vitres et couvrent la terre d'un blanc manteau.

JEAN ROBIE.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES.

I. Partant pour la Syrie. 7
II. Funérailles du prêtre Mahométan à Jaffa . . . 11
III. De la manière de voyager. 23
IV. Venise en décembre. 29
V. Effet de neige 35
VI. A bord du Bangalor. 47
VII. Au Caire 53
VIII. Une heureuse rencontre 67
IX. La vie dans le désert 75
X. Les almées à Keneh. 81
XI. Le mirage 99
XII. Une symphonie et un haricot de mouton . . . 107
XIII. Le retour, changement de décor 125